

LE NUMERO 5 CENTIMES

# L'EXPRESS de LYON

## ILLUSTRE

Imprimerie de l'Express de Lyon.

ABONNEMENTS :  
LYON ET DÉPARTEMENTS :  
Un an : 3 fr.  
Six mois : 2 fr.  
Trois mois : 1 fr.  
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à l'EXPRESS DE LYON

PARAISANT LE DIMANCHE  
ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

5<sup>e</sup> Année N° 4.  
Dimanche 27 Janvier 1901.



Les drames de la mer  
Sauvetage des passagers du vapeur « Russie »



## RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

La situation de l'Angleterre dans le Sud-Africain est devenue particulièrement critique. Le gouvernement anglais, qui, au commencement de la guerre, donna plus d'une fois un grand exemple de loyauté en ne dissimulant aucune nouvelle, même mauvaise, est devenu subitement à peu près muet. C'est un indice incontestable de complications nouvelles. En effet, ou le gouvernement anglais est exactement renseigné et craint de montrer sous son vrai jour une situation désespérée, ou il n'est guère plus éclairé que le reste de l'Europe. On ne peut admettre cette dernière hypothèse que dans le cas où Lord Kitchener, étourdi lui-même par la tactique nouvelle de ses adversaires ne saurait où donner de la tête et n'aurait pas encore adopté un plan de campagne.

Une pareille supposition n'a rien d'in vraisemblable. Le vainqueur des Derviches est incontestablement un bon soldat, mais les conditions dans lesquelles il a pu jusqu'à l'heure actuelle utiliser ses talents n'ont pas révélé un foudre de guerre. Les bandes indisciplinées et à demi sauvages du Mahdi ne sauraient être comparées aux commandos bours, et le prestige du vainqueur de Khartoum menace de sombrer dans cette campagne.

Dernièrement, quand le général en chef croyait n'avoir à réduire que les commandos de Vet et de Delarey, usant leurs dernières cartouches dans une guerre de guérillas, il demanda à cors et à cris une cinquantaine de mille hommes et renforts : quelle immense armée faudra-t-il mobiliser demain, peut-être, si la révolte gagne la population afrikander?

Que d'ilafrikander? Depuis les belles promesses du début! On se souvient que M. Chamberlain avait déclaré qu'il suffisait d'une vingtaine de mille hommes pour mettre les Boers à la raison.

Si on en envoyait davantage, c'était tout simplement pour rendre la victoire britannique aussi rapide qu'elle était certaine et pour décourager en même temps les velléités de résistance.

Trompé par ces affirmations audacieuses, le peuple anglais s'est mis avec enthousiasme à la remorque de ses chefs. Après les premières défaites, il n'a pas voulu reconnaître son erreur et s'est obstiné dans son entreprise, espérant la mener à bien grâce à l'énergie et à la continuité de son effort. Et voici qu'apparaît clairement aujourd'hui la nécessité de nouveaux sacrifices.

Où prendre ces troupes nouvelles? L'Angleterre a envoyé jusqu'à présent plus de 250,000 hommes au Transvaal et cette armée s'est littéralement fondue. Cent mille hommes au moins sont hors de combat : le reste est épuisé par la fatigue et profondément découragé. Où trouver de nouveaux renforts? On n'improvise pas une armée seulement avec de l'argent. On a bien fait appel aux colonies de l'Empire, mais le secours que l'on peut attendre de ce côté n'est pas bien considérable. Quelques milliers d'hommes seulement. Offerts leurs services; encore est-il permis de douter de la qualité de tels soldats.

Il est peut-être téméraire de préjuger de l'avvenir, mais ne semble-t-il pas que le mot de Bismarck est en train de se réaliser : « L'Afrique du Sud sera le tombeau de la puissance anglaise ».

On se rappelle qu'il y a quelques années, à Paris, un huissier, agissant à la requête d'un voyageur irascible à une locomotive.

Cette opération extraordinaire fit grand bruit à l'époque.

Les Australiens, peuple neuf, ont voulu se distinguer dans le même genre et pour leur coup d'essai ont fait un coup de maître. Un de leurs hommes de loi vient de mettre sous l'autorité de la justice... un navire de guerre de la marine américaine.

Il paraît que le mess des officiers du *Glacier* devait une somme d'environ 1.250 francs à un négociant de Sydney qui, après maintes tentatives infructueuses avait dû reconnaître qu'on lui faisait jouer tout au long le rôle de monsieur Dimanche.

Désespérant de se faire payer, le négociant finit par en appeler aux bons offices d'un huissier. Celui-ci s'arrangea pour obtenir de la vice-amirauté une autorisation de saisir et s'en vint, un beau matin, dans les formes prescrites, coller son papier timbré sur le grand mât du navire.

Il fallut s'expliquer. La vice-amirauté apprit, à sa grande surprise qu'il ne s'agissait pas d'un simple navire marchand, comme l'huissier retors l'avait laissé entendre, et que grâce à ce quiproquo, on

avait bel et bien saisi un navire de guerre. Le consul américain, que ses compatriotes se hâtèrent de faire intervenir, prit la chose de très haut et le gouvernement dut lui adresser des excuses.

De sorte que le négociant et l'huissier en ont été pour leur saisié.

\*\*

La libre Amérique a ses rois, ses fondateurs de dynasties.

Ce sont des commerçants dont la chance a favorisé l'audace et qui sont arrivés par l'établissement de trusts à centraliser dans leurs mains toute une catégorie de produits industriels ou agricoles.

Un homme vient de mourir à Chicago qui portait avec un certain orgueil le titre singulier de roi des porcs. C'était M. Philippe Armour, le richissime fabricant de conserves.

Les établissements de M. Armour forment une véritable ville, désignée par les habitants de Chicago sous le nom de Porcopolis.

M. Armour faisait d'ailleurs de sa fortune un noble usage. Il donna jadis un million et demi de dollars à l'Institut de Chicago qui porte son nom. Chaque matin, M. Armour déposait cent dollars sur son bureau et les distribuait aux infortunés qui venaient lui demander des secours.

Cela faisait, ma foi une somme rondelette de 172.500 francs de petites aumônes que M. Armour faisait chaque année.

Car il en faisait, paraît-il, de plus grandes choses moyennant le lui permettaient.

## NOS GRAVURES

LES DRAMES DE LA MER. — SAUVETAGE DES PASSAGERS DU VAPEUR « RUSSIE »

*Le vapeur Russie, commandé par le capitaine Jouve, allant d'Oran à Marseille se trouva entraîné, le 6 janvier au matin, par une mer démontée sur la région de la côte française comprise dans le delta du Rhône. Dans ces parages se trouve le phare de Faraman dont les feux ont une certaine analogie avec ceux du Planier. Les circonstances exceptionnelles créées par le temps épouvantable trompèrent le commandant de la Russie, et le vapeur vint échouer sur les brisants à une certaine distance de la côte.*

*Pendant quatre jours, les cent passagers durent attendre, par une tempête extraordinairement violente les secours que la population de la côte s'était hâtée d'organiser.*

*Dix fois les héroïques marins de Carrerisquèrent leur vie sans parvenir jusqu'au bâtiment en détresse. Les amarres grâce auxquelles on s'efforçait d'établir un va-et-vient entre le navire et la terre ou manquèrent leur but ou se rompirent.*

*Après ces quatre longues journées d'efforts surhumains, on commençait à regarder la situation comme désespérée lorsqu'une embellie relative permit enfin d'atteindre le navire et de ramener à la côte les passagers à bout de forces.*

LES DRAMES DU FEU. — UN SAUVETEUR HÉROÏQUE

*Un drame effroyable a jeté la consternation, la semaine dernière dans la ville de Montreuil-sous-Bois.*

*Les époux Lefranc, qui habitaient près de la mairie avaient deux fillettes, Berthe et Jeanne, âgées respectivement de onze et cinq ans.*

*En l'absence des parents, l'aînée avait été chargée de veiller sur sa jeune sœur. Vers trois heures de l'après-midi, on entendit tout à coup dans la demeure des époux Lefranc des cris atroces. Un jardinier, M. Bourdillat, s'empressa d'accourir à ces cris. La petite Berthe, les vêtements en feu, les cheveux en désordre, les yeux démesurément agrandis par l'épouvante, se tordait à demi-carbonisée au milieu de la chambre, tandis que sa jeune sœur, dont les vêtements commençaient à prendre feu, pleurait à chaudes larmes et appelait sa mère.*

*M. Bourdillat, sans perdre une minute, s'empressa d'une couverture qu'il plorçea dans un baquet d'eau glacée et la jeta rapidement sur le corps de la petite Berthe, qui déjà ne formait plus qu'une plaie horrible.*

*En se portant ainsi au secours des deux enfants, le brave jardinier se brûla d'une façon atroce, au visage, aux bras, ainsi qu'aux mains.*

*La petite Jeanne, grâce à cette rapide intervention, avait pu être épargnée.*

## LA COURONNE DE L'ANNIVERSAIRE

— A la tienne, mon vieux!  
— Au repos de l'âme de cette pauvre Sophie, ajoutait très dignement le citoyen Toupet, en réponse à la politesse de son ami Lapoire.

Et celui-ci, quel'absorption d'un demi-douzaine de mêlé-casse poussait à l'attendrissement, trinquant et sanglotant à la fois, jetait un regard navré sur une massive couronne qu'il tenait enfilée dans son bras gauche. La couronne portait en lettres blanches : « A mon épouse chérie. — Regrets éternels! » Emphatique inscription qui, en rappelant au lamentable veuf le triste jour dont c'était l'anniversaire, avait le don de redoubler son chagrin et de faire couler, par intermittences et comme par enchantement, quelques perles liquides sur les entrelacs symétriques et lourds des perles du souvenir.

Parti dès le matin de la rue Daguerre, Lapoire était allé faire son achat boulevard Montparnasse, en passant, hélas par la rue de la Gaité. C'était là qu'il avait rencontré Toupet, un vieux copain ayant connu la défunte, aux temps que la famille habitait Montrouge. Et, tout en échangeant leurs impressions, les deux amis s'étaient arrêtés « A la halte », pour continuer « A la Guadeloupe » et échouer « A la descente de la gaité » (et du gosier), devant une correspondance pour Charenton.

— Dix heures! Et Virginie qui m'attend, — fit brusquement Lapoire. — Dis donc, vieux, je t'em-mène hein? Nous déjeunons à la maison, sur le pouce, et tu m'accompagnes ensuite au cimetière!

— Au fait, pourquoi pas! J'ai bien ça à cette pauvre Sophie qui nous faisait de si bonnes soupes à l'oignon! Ça m'a va! C'est pas quand les amis sont dans la peine qu'il faut les lâcher!

Et ils partirent, bras dessus, bras dessous. Il était bien près de trois heures quand, après le déjeuner sur le pouce, Lapoire et Toupet sortirent de la rue Daguerre pour s'engager sur l'avenue du Maine, précédés de Virginie, la fille de la défunte, une enfant d'une dizaine d'années pas laide, l'œil vif, mais à la pâle figure déjà marquée de souffrance. L'air las, avec l'insouciance de son âge, elle portait la pesante couronne, inconsciente de la manifestation de pitié sentimentale qu'elle représentait.

Quand l'enfant se sentait trop fatiguée, elle déposait sur un banc son fardeau, et attendait que les hommes l'eussent rattrapée ou dépassée d'un pas.

Tous deux causaient très haut, s'éternisant sur l'asphalte en de longues haltes, remplis par de



furibondes tirades sur le dos des patrons; — Vrais-tu, mon vieux, concluait Toupet à tout propos, les patrons, c'est les patrons, c'est entendu. Mais les ouvriers, c'est les ouvriers! — A quoi son compagnon acquiesçait par un — Parfaitement! — bien senti, appuyé de l'inévitable juron.

En longeant le dépôt de l'Administration des pompes funèbres, à la vue des draps noirs bordés d'argent que, par les fenêtres entr'ouvertes, on apercevait étendus sur des écaillies, Lapoire revint à sa peine, un instant amoindrie par la digestion. Grosses comme des grains de blé, les larmes coulaient le long de ses joues.

Devant l'église, un manège de cochons de bois fit dévier ses idées; mais deux croque-morts passant, ses pensées le reprisent et Toupet, afin de le distraire, crut le moment favorable pour l'offrir d'un petit coup de Bordeaux.

Pendant qu'ils buvaient, le veuf mélangeant ses larmes au liquide frelaté de son verre, Virginie s'amusait à la porte avec un garçon de son âge. Un petit chat jouait avec les perles de la couronne dont elle s'était débarrassée en la déposant sur le trottoir, appuyée à la devanture.

Le patron de l'établissement était une vieille connaissance; il fut heureux de payer sa tournée. Lapoire ne voulant pas être en reste, insista pour redoubler, mais généreusement, l'autre lui proposa de faire cette troisième tournée, à la force du poignet. Les dés roulaient et c'est de cette façon que de zanzi en zanzi, ils se trouvaient encore à cinq heures devant le zinc du malin mastroquet.

La rue Friant est longue, les boutiques de marchands de vin nombreuses et les discussions alternatives. La porte du cimetière était close quand ils arrivèrent au but de leur excursion.

— Ma pauvre Sophie, qu'est-ce qu'elle va penser là-haut? sanglotait Lapoire.

— Te désole donc pas comme ça lui répétait philosophiquement Toupet. L'intention y était, n'est-ce pas? Eh bien, que veux-tu, ce sera pour demain.

Virginie regardait la porte, l'air hébété, quand une expression d'effarement crispa tout à coup son visage émacié, aux pommettes légèrement teintées de rouge.

Au même instant, comme heureux de ce déri-

vatif, son père lui hurlait la question : — Qu'est-

tu fait de la couronne?  
La fillette ne savait pas; les deux hommes l'avaient alternativement conviée à tremper quelquefois ses lèvres dans leur verre et la légère animation qui colorait ses joues s'expliquait par cette débauche inusitée.

Toupet, toujours conciliant, s'interposa : — On la retrouvera ta couronne, laisse donc cette enfant tranquille.

Et il continua la discussion interrompue : Les patrons, c'est les patrons, c'est entendu! mais les ouvriers, c'est les ouvriers! Suis bien mon raisonnement. Les patrons avec la sueur du pauvre peuple, ils se fichent des bons fonds et ils ne voudraient pas que les ouvriers ils boivent un coup, quand ils ont trimé toute la semaine. Eh bien, c'est moi qui te l'ai dit : C'est pas un patron qui m'empêchera d'être solidaire quand j'en aurai l'envie.

— Parfaitement! — conclut Lapoire dans la forme amplifiée qui lui était habituelle.

Et cette détermination, ils la suivirent consciencieusement, oubliant la pauvre Sophie qui leur faisait de si bonnes soupes à l'oignon et la dette de reconnaissance qu'ils avaient à sa mémoire.

Après deux ou trois stations, la couronne fut retrouvée « aux enfants de l'Auvergne ».

On l'avait reléguée en un coin d'une petite salle où trois joueurs des plus bruyants se livraient aux douceurs de la manille à l'enclère et de l'absinthe anisée.

— C'qu'on va être bien là pour manger un morceau, — dit Toupet.

— Ça c'est une riche idée, appuya Lapoire. — Voilà longtemps que je me promets une omelette au rhum. Garçon, servez chaud! —

Si bien arrosée fut l'omelette, qu'une heure plus tard nos deux amis étaient complètement ivres.

Virginie aussi, était grise : il lui avait suffi de respirer à la flamme de l'alcool. Elle avait le sang aux joues et des yeux brillants qui faisaient dire à son père : Le portrait de cette pauvre Sophie tout craché. Et quand elle chantait je me figure entendre ma chère défunte. Chante-nous quelque chose, Virginie.

— Oui, fit Toupet qui se souvenait : « La chanson des blés d'or ». Tu sais bien :

Quand le soir descendra sur la verte gruyère,  
reprint Virginie sans se faire prier, d'une jolie voix claire, que les deux ivrognes et un des joueurs de manille accompagnaient en faux-bourdon.

Dehors, les chants continuèrent, Virginie tenant la tête du cortège.

C'était la fête du quartier. Toupet voulut payer un tour de cochons à la fillette. Il prit même place auprès d'elle et tenta d'entraîner Lapoire. Celui-ci tint bon, à cause de la couronne qu'il portait à son bras et dont l'inscription miroitait à la lumière des lampes électriques : « A mon épouse chérie — Regrets éternels »; mais, quand passait le copain, il s'excitait à le saisir par le pantalon qui finit par céder, se déchirant par le genou.

Virginie trouvait que c'était « pâmant » Une expression qu'elle avait retenue de sa mère.

A partir de ce moment, ce fut le tout-à-la-joie sans contrainte. Un cacophonique trio, où se mêlaient aux notes grèles de l'enfant, les sons éraillés des poivrots, ne prit fin que devant le concert de la Gaité.

Ils y firent irruption au moment où M. Rigolo, le comique, l'enfant chéri du public, nasillait un égrillard et stupide refrain, sur un air de bourrée que les nouveaux arrivants scandèrent aussitôt de coups de talons frappés avec une énergie d'autant plus appréciable, qu'ils s'abattaient à contre-temps.

Au comique Rigolo, succéda Mademoiselle Doudaine, « forte chanteuse » qui, à défaut d'une belle voix, était pourvue à la place de mains, d'une solide paire de battoirs, dont elle tira d'étonnants effets, en les faisant gaillardement claquer sur des formes plus qu'opulentes. Elle criait de toutes ses forces :

Mon père est charcutier  
Ma mère est charcutière.

Ma mère va, à ces accents, Lapoire sentit son cœur bondir et toutes les lumières de la salle dansèrent à la fois devant ses yeux. — Ah mon vieux! ah mon vieux! répétait-il et il parla à l'oreille de Toupet.

— Chouette! — approuva celui-ci. — Ah! chouette! Rate pas le coup, hein? Rate pas l'coup! Une... deesse. Mais Virginie veillait; sa main se cramponna au bras de son père et la couronne, contrariée dans sa course, au lieu d'aller « à la plus belle! » selon la poétique expression de son possesseur, s'en fut coiffer l'agent de service, assis près de la porte du contrôle.

Il y eut alors parmi la salle un indescriptible brouhaha. De toutes les places, on applaudissait. Virginie poussa des cris perçants, pendue à la tunique de l'agent furieux qui poussait Lapoire devant lui à grands coups de poing dans le dos. Toupet, dégrisé comme par enchantement, emboutant le pas, cherchant à consoler l'enfant et à la retenir par la main.

Dans le couloir, il y eut une tentative d'explication.

L'agent, bon diable, se déblaya radoucir devant la mine déconfite du délinquant, son attitude si pitoyablement repentante. Les pleurs de Virginie et les supplications de Toupet finirent enfin par l'attendrir tout à fait et il se contenta de sermonner les coupables.

Tous trois pleuraient, prêts à embrasser les mains de ce plérenne représentant de l'autorité.

— C'est bon, c'est bon! répétait celui-ci, se défendant mal d'une orgueilleuse émotion. Puis tout à coup montrant la pièce à conviction : — Qu'allez-vous faire de cela maintenant?

— Ma foi, monsieur l'agent, si ça peut vous faire plaisir, — bredouilla Lapoire.

— Hum! plaisir, plaisir... C'est pas précisément pour moi, mais j'ai un frère qui enterre demain sa concierge...

— C'est veine, risqua Toupet; mais j'suppose pas... et sa gaieté naturelle reprenant le dessus, il se mit à rire de façon bruyante.

Ah voilà, expliquait l'agent, nullement fâché de cette manifestation plutôt irrévérencieuse. C'est qu'une concierge est en même temps sa belle-mère. Enfin, vous comprenez, n'est-ce pas... alors, si elle ne doit servir à rien.

— Ma s, comment donc, monsieur l'agent, après ce que vous avez fait pour nous...

— Et puis, vous savez, c'est d'un bon cœur, — crut devoir appuyer Toupet — même que si vous voulez nous faire l'honneur d'accepter...

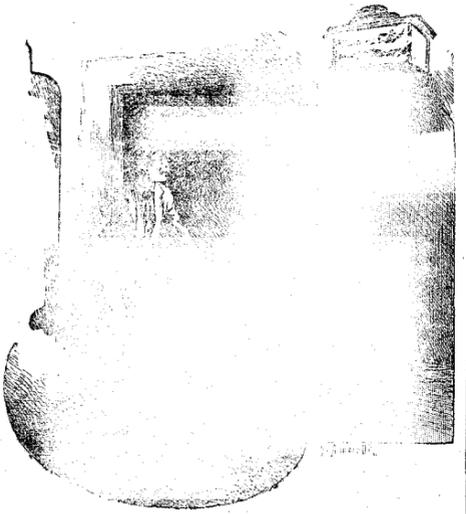
— Non, merci. La consigne, le service. Du reste, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de fiche la camp au plus vite. Et pas de pétard surtout. Sans ça, au bloc!

— Oh! m'sieur l'agent. Et en vous r'merciant. Entre nous, c'est à la vie, à la mort!

— C'est bon, c'est bon! allons, oust, circulez!

— C'est égal — s'écria Toupet dès qu'il se vit libre, dans la rue — nous avons eu d'la veine de tomber sur un bon zig!

Mais Lapoire baissait triplement la tête, touché par les remords en songeant à ses innombrables folies: — Cette pauvre Sophie! « Qu'est-ce qu'elle doit se dire là-haut? — sanglotait-il.



— Bah! elle n'en mourra pas — lâcha Toupet, toujours consolatif.

« Elle n'en mourra pas! » Les deux ivrognes s'arrêtaient.

Lapoire se grattait se front, comme pour comprendre et son compagnon l'imita dans son geste, semblant préoccupé du même souci. La phrase leur revenait en écho et ils restaient là, plantés sur le trottoir, se regardant ahuris, vaguement inquiets.

Ce fut Virginie qui les tira de leur extase alcoolique:

— Dis donc, papa, c'est-i lui qu'ira porter la couronne à maman?

« A mon épouse chérie. Regrets éternels » se disait l'agent. Je donnerai la couronne à mon frère, mais je garderai l'inscription. On n'sait pas. Des fois... ça peut servir!

EUGÈNE POITEVIN.

L'ALCOOL

Marvejols est une petite commune située sur un contrefort du pic des monts du Gévaudan à l'extrême limite du Gard, de la Lozère et de l'Ardeche, et l'on trouve une place de son territoire où les trois préfets de Nîmes, Mende, Privas pourraient trinquer ensemble sans sortir de leur département respectif.

Mais les préfets et autres gens à carrosse, ne se montrent guère par là, pour cette excellente raison qu'il n'y a pas de route, rien que des sentiers praticables aux seuls mulets et aux chèvres. L'endroit est un des rares villages de France où l'on n'ait jamais entendu crier une roue de charrette.

La population compte deux cents habitants, si pauvres que, pendant la moisson, ceux-ci — gars, femmes, enfants même — dont la récolte est vite faite, se louent dans les départements voisins, et qu'il ne reste autour du clocher qu'une cinquantaine d'impotents: quelques femmes, enceintes ou nourrices, une douzaine de petits Marvejolsais encore au maillot et autant de vieillards pour bercer les marmots tous forts en gueule, ce qui est signe de robustesse.

Mais ce pays épuisé, presque désert aujourd'hui, a produit de l'or jadis. Le Chassesac, qui coule en bas, roulait encore des paillettes au siècle dernier et l'on montre non loin du cimetière des galeries de mine à ciel ouvert qui datent des Romains, assurent les savants, et où l'on a trouvé une inscription remontant à César, vainqueur des Gaulois...

De nos jours il ne reste plus une miette du précieux métal, et récemment, après une tentative dernière, on a pour toujours renoncé aux fouilles.

Il y a quelques années, un petit pasteur, qui, non loin du champ des morts, gardait trois cabris maigres, affamés, ramassa un caillou qu'il lança à l'un d'eux pour l'empêcher d'entrer dans le tréfil du voisin. La pierre alla heurter un fer de pioche et rendit un son bizarre. Le gamin, qui avait remarqué le poids du caillou, le reprit et l'empocha, dans l'intention de le vendre cinq sous à un curé voisin, qui collectionnait les vieux morceaux de fer encroûtés, rouillés, qu'on trouve autour des mines.

Deux mois après, ayant manqué son acheteur ordinaire, il se présenta, un jour de foire à Villefont, chez un bijoutier et lui montra sa trouvaille. Le marchand de montres était un peu minéralogiste; il examina, gratta, pesa le morceau de roche avec soin:

— Ça vaut dix-huit cents francs, — dit-il, et il se hâta de conclure le marché, sûr de faire une excellente opération.

C'était une pépite... de l'or vierge, et ce caillou, dont le prix représentait une fortune pour les naturels de ce pays perdu, avait roulé pendant des siècles à fleur de ce sol volcanique, aride, que les habitants retournent à grand-peine pour en tirer quelques centimes de vin... quelques sacs de seigle ou de maïs.

Il y eut un emballement, les paysans lâchèrent leur houpe, pour devenir chercheurs d'or; ils fouillèrent, minèrent, rouvrirent, les anciennes galeries romaines, mais rien n'apparut.

Les Marvejolsais conclurent que c'était une pierre de lune, tombée du ciel, et se remirent à leur tâche coutumière, bûchant double, autant pour oublier ce mauvais rêve que pour rattraper le temps perdu bêtement.

La besogne est rude sur ces pentes où il faut charrier, récolter à dos d'homme, et fourir la terre à trois pieds avant de rencontrer la couche arable, partout recouverte d'un lit de cailloux et de schistes.

Néanmoins les gens sont heureux à leur manière; ils aiment ce coin de montagne où ils sont nés, où ils ont pâti, au soleil, à la pluie, par tous les temps. La région est sauvage, froide l'hiver, brûlante l'été, mais l'air est sain, et les indigènes n'ont pas pris encore l'habitude d'émigrer vers les villes.

Il arrive bien, de loin en loin, qu'un gars, revenu de la caserne, honteux des salaires offerts, prend le parti d'aller à Bessèges, casser de la houille dans les puits, « taper au filon ». Mais bientôt ces transfuges, habitués au vent du large, s'aperçoivent que l'air leur manque sous terre, au fond de ces galeries trop étroites pour leur carrure, leurs poumons, et ils reviennent, préférant trimer au soleil, suer sang et eau pour ne gagner que du pain, que de languir dans cette nuit noire, solide, lugubre des houillères, qu'il faut attaquer à coups de pic... tailler à la chandelle accroupi, couché même parfois comme les morts dans leur tombe. Grâce à l'instituteur, un digne homme, secrétaire de la mairie et maire véritable, le maire en titre sachant juste signer, il n'y a ni cabaret ni café au village.

On trouverait difficilement dans toute la commune un litre entier de fine... Il n'y a pas d'alcool, pas d'alcooliques par conséquent.

Il ne s'ensuit pas que, les dimanches, après leur partie de boules, les joueurs rentrent toujours droit, seulement c'est du vin qu'ils ont bu, chez eux, entre eux, du vin honnête de leurs ceps, et le lendemain il n'y paraît plus.

Forcément, les jours de marché, d'embauchage à la ville, les gens de Marvejols absorbent, comme tout le monde, quelques verres de blanche, mais ces occasions sont rares. De plus, le retour jusqu'au village est long, pénible, et



les buveurs ont tout le temps d'évaporer leur poison en route, pendant les kilomètres de la montagne.

Quant à mettre trois beaux francs à une bouteille de liqueur et à la rapporter chez lui, un Marvejolsais hésite... et, s'il le fait, il s'arrange pour faire durer le flacon.

Depuis, — il y a trente ans de ça, — les choses ont dû changer un peu, mais voilà ce qu'elles étaient alors, grâce à l'instituteur, M. Jaluze, et ce qu'elles redevenaient, pour une période du moins, après la mort du secrétaire de la mairie, tué sur la brèche, pourrait-on dire.

Ce fonctionnaire, que les jeunes appelaient le « Maître » tout court et ses contemporains l'ami Jaluze, était un instituteur de l'ancienne mode, en sachant peu mais assez pour l'endroit, et qui avait connu les années maigres de l'école non gratuite, l'époque où il n'avait lui, pour toutes ressources, qu'une indemnité dérisoire du gouvernement royal: deux à trois cents francs, plus un secours voté — pas toujours — par le conseil général et devait, pour le reste, s'arranger avec les trente à quarante sous par mois que donnaient les élèves payants de son école.

Avec tous ces divers revenus, l'instituteur n'avait jamais réalisé plus de cinq cents francs dans ce poste modeste de Marvejols, qu'il n'avait pas voulu quitter cependant, parce que c'était sa commune natale, qu'il en aimait les paysages et les gens abrupts, mais sains, et qu'il possédait, dans le haut, quelques châtaigniers, et, à mi-côte, le long du Chassesac, sur les pentes tournées au midi, quelques centaines de ceps qui l'aidaient à vivre, lui et sa femme.

Il était au mieux avec le desservant actuel, l'abbé Malvin, un de ses premiers auditeurs au

pays, enfant d'un hameau voisin, auquel il avait lui-même appris à lire dans le temps.

Les représentants des deux morales — civile et religieuse — s'entendaient parfaitement: ils étaient, sans qu'on s'en doute, de la même... ligue, créée par le maître d'école. Depuis un drame dont il fut témoin à ses débuts dans une commune de la haute Auvergne, une baraille sanglante où, sur une place, autour d'un tonnellet de rhum, passé en cachette et mis en perce par des fraudeurs, cinquante aviateurs s'étaient rués les uns sur les autres, armés de leurs faucilles, et s'étaient égorgés pendant dix minutes, éclaboussant de rouge les vitres de son école, Jaluze s'était juré que jamais une quantité dérivée du terrible liquide ne franchirait les limites de Marvejols et il s'était tenu parole.

Bien avant les beaux parleurs, il avait fondé à l'usage de sa commune une Ligue antialcoolique dont il fut longtemps président, secrétaire et membre unique... Son élève et ami l'abbé Malvin clôtura la liste, et l'on s'en tint là, parce qu'il sembla aux deux amis que c'était encore le meilleur moyen d'agir avec ensemble et résultats.

Un midi d'octobre, où le soleil tapait, chauffant les cailloux, gérçant les schistes jaunâtres, l'instituteur, en train de donner un coup de bêche à ses légumes, entendit tout près un cri qui le fit frissonner:

— Brûlé lou vi! (Brûlé le vin.)

Le maître d'école se pencha par-dessus son mur en pierres sèches et aperçut dans le chemin creux un de ces brûleurs de vin, qui, à l'automne, portant sur l'épaule comme une enseigne le chapiteau de leur alambic démonté, battent les communes du Languedoc, distillant le marc des vigneron.

Jamais encore aucun de ces distillateurs nomades ne s'était aventuré jusqu'ici, où il y avait peu à faire, et il fallait que celui-là eût laissé de bien mauvais souvenirs dans les villages traversés déjà, pour venir chercher si loin des clients d'aussi peu d'importance que les cultivateurs de Marvejols.

Le brûleur, poussiéreux, déguenillé, avec ses bagues nombreuses de beau Provençal, ses larges anneaux d'or aux oreilles, sa barbe d'ébène drue irisante sur la pâleur du teint cadavérique, ses yeux vagues, noyés, d'inventé buveur, avait un air plus que suspect, sinistre presque avec ce long tuyau de cuivre rouge, incandescent, d'une forme bizarre, contournée, pareil au suçoir de quelque monstre fantastique, à une trompe projetée, tordue en avant pour boire, pomper la chair et le sang des hommes...

L'étranger regarda curieusement M. Jaluze, le premier habitant, semblait-il dire, qu'il aperçut dans ce pays de sauvages. C'était l'heure de la sieste; il lança vers lui son cri professionnel: Brûlé lou vi, et dégageant toutes les odeurs, étherées, brûlantes, dont il était imbu, saturé, il passa, s'éloigna, de son pas flageonnant d'ataxique, de vieillard précoce, ruiné, rongé par le jus corrosif qu'il fabriquait et buvait à même.

Le maître d'école lâcha ses outils et se dirigea vers l'enclos de l'abbé Malvin: c'était le cas où jamais de réunir leurs efforts contre l'ennemi commun, cet empoisonneur du genre humain apparu pour la première fois sur le territoire de Marvejols.

Tandis qu'il montait vers la cure, il entendait, là-bas, à travers les ruelles du village, la voix tremblante du brûleur errer de porte en porte, assiégeant de son cri les volets clos des maisons endormies, paisibles:

— Brûlé lou vi...

Les habitants, sermonnés par l'instituteur, le curé, qu'ils aimaient, respectaient également, promirent de résister. Sobres par besoin et par nature, ils ne voyaient nul profit, par conséquent nul motif de traiter par le feu le résidu des pressoirs, le marc lavé et relavé et bon tout au plus à faire de l'engrais pour la vigne.

Mais, à la nuit, l'un d'eux céda: Coulomb, le président du conseil de fabrique. Il venait de constater que sa piquette, laissée trop longtemps avec la grappe était tournée, et ne voulait pas perdre les dix francs de sucre mis dans sa cuve pour corser le second jus. L'alambic conduisit jusqu'à sa porte par un muletier fut descendu, mis en batterie aussitôt, et cette même nuit, une lueur rouge s'éleva de ce côté, dans la tronc des arbres, les murs des cabanes... Le brûleur — Fiquas — triomphant, avait poussé le feu, choisi son heure, de façon à émouvoir, frapper les « croquants » qu'il détestait autant presque que les deux conseillers, l'instituteur et le curé de Marvejols.

Les gens convaincus que la baraque de Coulomb brûlait, se levèrent pour voir, et ils aperçurent dans une courrette bordant le chemin, l'infâme alambic, reluisant comme de l'or, assis sur un feu de branches, un feu de joie, dont les flammes activées par l'air, l'enveloppaient parfois, s'élevaient derrière et au-dessus, claquant au vent comme un drapeau... Déjà, une odeur chaude, poivrée, appétissante, se répandait imprégnant l'air, faisant battre les narines.

La distillation était commencée... et l'on modéra la flamme par crainte d'une explosion que certains effrayés du sabbat, désiraient presque. Mais le lendemain la machine était toujours là, intacte, écrasant de son chaudron rebondi, noirci... un monceau de braises roses et, à côté, par le bec de fonte du serpent, un filet clair d'alcool jaillissait, tombant au fond d'un broc de chêne avec un bruit doux murmurant de source...

Coulomb et Fiquas, devenus intimes, complices, à force de trinquer, invitaient tous les voisins, payaient à boire à tout venant. Les passants prenaient le verre offert qu'ils replaçaient en disant: « fameux » ou: « c'est chaud » — et ils s'en allaient... tandis que derrière eux, sa face verte plissée d'un mauvais rire, le bouilleur ricanaît:

— Ils le trouvent bon... ça va les décider... ils y viendront tous... tu verras...

Ils y vinrent, en effet...

Le lendemain soir, Coulomb avait quarante litres d'un marc chalcureux, parfumé, *cuit à point*, comme disait Fiquas, un habile homme dans sa partie, qu'on débitait du chef-lieu, averti, vint prendre et paya quatre-vingts francs.

Le fabricant passa dans les maisons, montrant son bénéfice:

— Quatre louis... dire que sans ce diable de brûleur, j'allais jeter tout cet argent au fumier. Sommes-nous bêtes...

Dès lors, comme après la pépite... ce fut un emballement. Chaque vigneron souleva sa piquette et porta sa grappe chez Coulomb, où l'alambic continua de chauffer nuit et jour. Fiquas et lui s'étaient associés: l'un fournissait le bois, l'eau, l'autre, son travail et l'instrument, tous deux prélevaient leur part en bons ménégers sur la blanche de chacun. Pour augmenter le gain, ils s'étaient établis débitants sans patente ni déclaration préalable, avaient installé des tables de dégustation autour desquelles bientôt des batailles éclatèrent. L'alcool com-



mençait d'agir terriblement sur ces cerveaux inhabitués des rudes montagnards.

Alors le maître d'école alla trouver en ami les bouilleurs-liquoristes exerçant illégalement, leur appliqua la loi... Au premier mot, Fiquas, ivre de rage et de trois-six accumulés, repondit par un coup de son pique-feu sur le crâne de l'instituteur qui roula étourdi...

Effrayé, Coulomb ramassa l'homme, le coucha dans son propre lit, appela sa femme, mais tous les soins furent inutiles: un épanchement avait dû se produire et Jaluze expira sans reprendre connaissance.

Lorsque le maire, prévenu, arriva et qu'il aperçut le maître d'école, gisant, un crucifix sous le menton, il leva les bras au ciel et marcha menaçant vers la Coulomb, debout au chevet du mort:

— C'est vous qui l'avez tué...

... Fiquas fut arrêté par le garde, fut remis à la brigade et, avant de partir entre deux gendarmes, il se retourna vers les montagnards qui, revenus à eux et guéris pour un temps, le huaient au passage:

— Je pars, mais je reviendrai, moi ou un autre... Et puis je vous laisse ma machine, que vous avez vue à l'œuvre... Qui a bu boira... Adieu, gens...

Paul Brousse.

Au château de Basfonds-Breuilh

On était au dessert ce soir-là chez les Chardavoine, les nouveaux châtelains de Basfonds-Breuilh et une grave question s'agitait. Mais d'abord:

Basfonds-Breuilh est ce riant domaine aux vertes pelouses, aux poétiques aulnaies, aux constructions modernes en un style moyen âge, qui domine les lagunes de Cissac et les riches vignobles de Saint-Sauveur.

Ses propriétaires, le comte et la comtesse de Gay-Lussac étaient la providence du pays. Grâce à eux, les misères humanement secourables n'existaient plus dans la contrée; il y avait toujours au château du travail pour les valides en chômage, et dans un pavillon séparé donnant sur le clair ruisseau du Peuilh, table ouverte et lits moelleux pour ceux que l'âge ou les infirmités rendaient incapables à toute besogne.

M. de Gay-Lussac dont les revenus avaient été considérablement diminués par la déconfiture du Panama, se vit un matin complètement ruiné par la faillite du banquier Charriol. Le château fut mis en vente.

Il n'y eut pas d'acquéreurs; nul dans la contrée parmi les riches propriétaires, ne voulant s'asseoir en maître à ce foyer béni de tous, que la reconnaissance générale avait baptisé: « le domaine des pauvres ».

La mise à prix fut considérablement abaissée et pour la deuxième fois, les feux se seraient éteints sans adjudication au tribunal de l'arrondissement s'il ne s'était présenté un de ces êtres, sans scrupules quand il s'agit d'une bonne affaire.

Le Chardavoine, comme on disait irrespectueusement en parlant de lui, était un de ces âpres nomades auvergnats qui, ayant gagné quelques billets de mille à débiter des étoffes à bas prix dans les foires ou sur les places publiques des villages, s'était un jour établi drapier au chef-lieu de canton: sa situation commerciale ayant pris de l'importance, il avait marié sa fille au notaire de l'endroit. Devenu un « Monsieur », électeur influent, adjoint au maire, il portait les favoris à la magistrat et ne quittait plus la cravate blanche et la redingote

noire, seules compatibles avec sa dignité de parvenu.

Sa femme se coiffait à la 1830, affectait des airs de douairière, exigeait de la domesticité qu'on lui parlât à la troisième personne. Leur fille, laide comme les trois péchés, à 25 ans en marquait plus de quarante et n'avait trouvé grâce devant le célibat que par suite de la dot rondelette que son père avait placée dans la corbeille.

Le gendre digne de ce trio, fut le notaire, avare, esprit étroit et borné, veuf de la fille du notaire qui lui avait cédé son étude alors qu'il était simple clerc. Mariage grotesque, sans inclination, échange d'argent et de vanités pusillanimes.

Une occasion superbe s'offrait à ce groupe orgueilleux d'encastrer nom et fortune dans un cadre de noblesse. Le gendre usa de son influence auprès des avoués, activa les poursuites et l'heure de la vente, oubliant volontiers ses anciennes relations amicales avec les Gay-Lussac, les diners acceptés à leur table, les services mêmes d'argent rendus dans certaines circonstances délicates, et un beau jour, à la barre du Tribunal, à l'extinction des feux, au plus offrant et dernier enchérisseur, le domaine de Basfonds-Breuilh et dépendances était adjugé à « Monsieur Chardavoine, adjoint au maire et notaire commerçant ».

II

Et ce soir-là, c'est-à-dire à huit jours à peine de la vente du château, les Chardavoine et le gendre réunis à l'ancien fumoir transformé par eux en salle à manger, agitaient de graves questions.

D'abord, en sa qualité de maîtresse femme, Madame Chardavoine critiquait ces Gay-Lussac, ces déséquilibrés qui n'avaient pas su gérer leurs biens, tandis qu'eux, les Chardavoine... « N'est-ce pas, Arsène, dit-elle orgueilleusement à son mari ? »

Le gros homme opina de la tête, béat et satisfait.

— Croiriez-vous, Agénor, dit-elle en se retournant vers son gendre qu'elle appelait déjà par son petit nom, malgré ses cheveux presque blancs, croiriez-vous que ces orgueilleux faisaient la charité depuis quatre ans à une fille de rien, venue avec un enfant d'on ne sait où. La charité aux autres, quand on a besoin de tendre la main soi-même.

Mais avec moi, ça va changer; d'abord j'ai fait signifier par mon intendant à cette fille qu'elle ait à nous payer une année de loyer d'avance que je fixe à 200 francs si elle veut rester; faute par elle de ce faire, je la fais jeter à la porte demain matin sans plus de formes.

III

Un soir, il y avait alors quatre ans, arrivait à Basfonds-Breuilh à la nuit noire une malheureuse harassée portant un bébé sur les bras. Elle sollicitait une place sur la paille de la ferme, un morceau de pain pour elle, une tasse de lait pour l'enfant car son sein était tari par les privations.

Avant toute question, la comtesse de Gay-Lussac faisait conduire la malheureuse mère dans une chambrette au lit de bois grossier, mais aux couches confortables, ordonnant qu'on lui servît un bouillon réconfortant et faisait traire à l'intention du bébé la « Bretonne » la bête la plus saine et la plus vigoureuse de l'étable.

Le lendemain, comme la jeune femme confuse de ces bontés se proposait de remercier la châtelaine et tristement s'appretait à repartir, celle-ci vint au-devant d'elle et avec cette perspicacité des grands cœurs, comprenant qu'elle avait sous les yeux, une infortune véritable, elle l'entraîna vers le fond du parc et la fit asseoir sur un banc.

« Mon enfant, lui dit-elle, vous resterez ici

jusqu'à ce que le calme, le repos et la bonne nourriture vous aient rendu l'heureuse faculté de nourrir votre enfant, si rien ne vous oblige à poursuivre votre route.

Oh, madame, sanglota la malheureuse, en proie à une violente émotion, serait-il possible ? vous ne me repousseriez donc pas vous, comme les autres !

Et dans sa reconnaissance, elle tomba aux genoux de sa bienfaitrice.

Quand elle fut un peu remise :

« Vous ne me connaissez pas, cependant, madame ? »

— Que m'importe, mon enfant, puisque vous souffrez. N'est-ce pas le meilleur titre à ma sollicitude.

— Laissez-moi vous dire mon histoire, madame.

— Plus tard, quand vous serez remise, dit la comtesse, craignant un aveu pénible.

— Oh ! tout de suite, madame, j'ai hâte de vous le dire ; mon pauvre mari a commis une grosse faute qu'il a payée bien cher.

— Taisez-vous, madame, en dit affectueusement madame de Gay-Lussac, cela ne me regarde pas. Les fautes de votre mari ne doivent pas retomber sur vous. Et d'ailleurs, s'il est indigne et que vous l'aimiez toujours...

— Indigne, lui, le cher homme, oh non, madame, c'est pour moi et le chérubin qui allait naître qu'il a fait...

— Je vous le répète mon enfant, gardez ce secret que je n'ai pas besoin de connaître.

La jeune femme sembla hésiter, puis :

— Non, madame, j'aime mieux tout vous dire, vous croiriez peut-être à plus de mal, vous pourriez croire qu'il a commis quelque crime ou qu'il est en prison... On était si malheureux, lui sans travail, moi sur le point d'être mère, qu'un soir en rentrant il me dit :

— Ma pauvre Catherine, que veux-tu, je vais te faire de la peine, c'est mal à moi je le sais de te pointer en un pareil état, mais il le faut, c'est pour votre bien à tous les deux, vois-tu. Et le temps presse, je ne peux pas retarder, il faut arriver des premiers ou rien n'est fait.

— Me quitter, mon homme, y penses-tu ?

Je crus qu'il était devenu subitement fou.

— Oh, j'ai fait desu, ma Catherine, il le faut.

Et alors il me raconta qu'il y avait là-bas, bien loin, bien loin, dans le nord, un endroit qu'on appelle le Klondike qu'on y ramassait de l'or à la pelle et que si on avait la chance d'en revenir, on était riche pour la fin de ses jours.

Malgré mes prières et mes larmes, il ne voulut rien entendre ; il vendit notre mobilier, même la montre en or qu'il tenait de sa mère (pourvu que ce ne soit pas ça qui lui ait porté malheur) il fit du tout 300 francs et m'en remit 250 en me disant :

Ma pauvre femme, c'est un dur moment, mais il le faut ; tu laisseras le petit à l'assistance si tu ne peux pas faire autrement nous le reprendrons au retour, travaille comme tu pourras en attendant. Si je ne suis pas revenu au bout de six mois, c'est que je serai mort et alors il ajouta, les yeux gonflés de larmes, mort pour toi et le petit qui va venir... alors, tu l'embrasseras bien pour moi, dis...

Mais non, dit-il, n'aie pas peur, je suis solide et quelque chose me dit que je reviendrai...

Et la pauvre Catherine ajouta en pleurant :

Il y a six mois et quinze jours, madame, et je suis sans nouvelles.

— Tout espoir n'est pas encore perdu, dit la comtesse, les champs d'or du Klondike sont bien loin, ai-je entendu dire, votre mari a été impudent de vous assigner un délai si proche. Il parlait plus selon ses désirs et son cœur qu'en écoutant la voix de la raison.

Gagnée à cette grande infortune, l'âme de la comtesse entraînait en communion de souffrance avec celle de la pauvre femme.

Quatre ans s'écoulèrent, le mari de Catherine ne revint pas.

Celle-ci demeura de santé chétive, mais elle put élever son enfant en se donnant l'illusion

qu'elle gagnait sa vie et celle de son enfant par ses travaux à l'office ou à la lingerie.

Et elle vivait ainsi, heureuse dans son malheur, heureuse près du fils aimé, déjà l'image vivante du père, mort pour eux dans les champs glacés du Klondike...

Un soir, madame de Gay-Lussac la fit venir dans ses appartements :

Ma pauvre Catherine, lui dit-elle, le château n'est plus à nous, il est vendu depuis ce matin, il ne nous reste plus qu'à le quitter et à travailler à notre tour pour vivre. Dans cette épreuve personnelle, nous ne vous oublions pas, chère Catherine, nous espérons que vous pourrez vivre en rendant à nos successeurs au château les mêmes services qu'à nous, et avec une délicatesse infinie, elle appuya sur le mot « services » qui masquait son esprit de charité.

Toutefois, ajouta-t-elle, une pensée nous hante :

Si, contrairement à nos prévisions, vous retombez dans l'abandon, voici une enveloppe que vous ouvrirez à ce moment seulement ; c'est l'adresse où vous pourriez retrouver et partager encore avec nous le peu qu'il nous sera permis de gagner.

La pauvre Catherine crut défaillir et quand le soir à la nuit tombée, comme des malfaiteurs



ayant à ronger, les châtelains qui avaient répandu tant de bienfaits dans la contrée montèrent dans la voiture qu'il devait emmener, Catherine était là, tout en larmes ; en larmes, aussi ceux qui portaient, en larmes, le pauvre enfant qui, sans pouvoir s'expliquer exactement ce qui se passait sentait qu'un grand déchirement se faisait dans le cœur de ceux qui l'embrassaient en partant et de sa mère qui reprenait triste avec lui le chemin de leur cabane.

V

Huit jours s'étaient à peine écoulés que les habitudes avaient été changées au château. Deux gros molosses se chargeaient d'éloigner les mendiants et les vagabonds, les habitants du pays n'avaient plus accès dans les forêts dépendantes du château, pour ramasser le bois mort ; des gardes spécialement cruels devaient se montrer sans pitié pour tous ces mendiants et gens du peuple qui ne savaient pas respecter la propriété d'autrui.

Dans la cabane de Catherine, le nouveau régisseur lui avait signifié le matin qu'elle eût à verser les deux cents francs ou à partir le lendemain ; il avait même ajouté que son lit et les quelques meubles bien modestes cependant, de sa chambre faisaient partie de l'ameublement du château portant sur le prix d'adjudication, qu'elle n'eût rien à en distraire et, séance tenante, il en dressa un inventaire détaillé.

Elle prit son enfant sur ses genoux, le serra avec toute l'intensité d'un violent désespoir.

A ce moment un rayon de soleil succédant à une pluie d'orage inonda la chambre de ses rayons.

VI

Pan ! Pan !

Entrez, fit-elle.

Elle n'avait pas achevé que la porte s'ouvrait et sur le seuil les mains tendues, le visage radieux, mais seiflant une émotion intense... son mari.

Toi !... et subitement sous l'empire d'une surprise qui aurait pu être dangereuse, elle ne put en articuler davantage.

Les deux époux étaient dans les bras l'un de l'autre. Dieu ne les avait pas abandonnés. Ece grand garçon qu'il venait de couvrir de baisers ardents, c'était ce petit auquel il avait si souvent songé !

Et que de choses à se dire ! Lui d'abord, qu'il avait erré quatre ans, tantôt l'océan dans les glaces du Klondike, tantôt poursuivi par les détresseurs qui pullulaient là-bas ! Que de fois il avait cru mourir faute d'un œuf ou d'un morceau de pain à côté des tas d'or amoncés près de lui. Que de fois il s'était cru perdu à tout jamais ! Que de fois il eût donné des pépites de plusieurs milliers de francs pour savoir si sa Catherine était encore vivante, si elle espérait encore ! C'était fait, il ne le regretta pas maintenant qu'il la retrouvait heureuse et en bonne santé, mais si c'était à refaire !

Et tu sais, dit-il en matière de conclusion en tirant une dizaine de billets de mille de la poche intérieure de son veston, si on travaille maintenant, ce sera pour se distraire et parce qu'on le voudra bien.

Oh, mon cher homme, dit-elle, les yeux grands ouverts devant cette petite fortune.

Tiens, lui dit-elle c'est le bon Dieu qui l'envoie au bon moment. Nous autres, nous sommes jeunes, nous avons l'habitude du travail, ça ne sera rien pour nous, maintenant que nous serons réunis pour travailler, tandis que ces pauvres monsieur, madame et mademoiselle, avec leurs mains blanches ; ah ! si tu savais ce qu'ils ont été bons pour moi.

Il le savait bien par à peu près, n'avait-il pas questionné en bateau, en chemin, en diligence, tous ceux qui pouvaient lui donner un renseignement quelconque.

Oh oui, dit-elle, mon cher homme, tu vas leur en porter tout de suite plus de la moitié, et nous, après, on s'arrangera...

Elle courrait l'enveloppe, il fallait avoir leur adresse, et sans tarder, elle brisa le cachet :

« Monsieur Lucien Dupont, comptable à la banque de France à Bordeaux. Madame Gabrielle Dupont, institutrice libre, pension Oudard, même ville.

Hein ?

Tu ne comprends donc pas, pauvre Catherine, ils ont changé de nom pour ne pas qu'on reconnût en eux les Gay-Lussac d'autrefois déchus de leur grandeur passée.

— Oh, va vite et sans tarder, mon homme.

— J'ai mieux que ça à leur offrir, dit le mari avec un sourire de satisfaction, tu le verras demain. Pour le moment, viens, puisqu'on t'a donné congé.

Et aux yeux ébahis des Chardavoine, la pauvre femme sortait accompagnée de l'ouvrier qui l'avait demandée une heure avant à la grille.

Quelque ancien, dit madame Chardavoine malicieusement, quelque ami qui s'est souvenu à propos... N'emporte-t-elle rien au moins ? et elle sonna le régisseur pour vérifier l'inventaire fait le matin même dans la mesure.

Il ne manquait que le Christ dans son cadre de bois !

VII

Le lendemain le drapier Chardavoine signait par sous seing privé un acte provisoire de vente du domaine de Basfonds-Breuilh moyennant un gros bénéfice sur le prix que lui-même il l'avait

FEUILLETON

LE RETOUR

DE

JEAN METTRAY

PAR

Max REBOUL

— Eh bien ! que dites-vous de cela, les amis ? Jean, le Jean du moulin Mettray, est de retour au pays, et il paraît qu'il revient doré sur toutes les coutures, un vrai nabab, quoi !...

La palpitante nouvelle se répandait comme une trainée de poudre d'un bout à l'autre du petit village d'Exincourt, gentiment assis sur une collinette dominant Audincourt et un coin de la luxuriante vallée du Doubs ondoyante et sinieuse.

Autour des tables grasses du cabaret Rigoulet, dans l'air épaissi de fumée, devant les chopines de vin bleu ou les petits verres d'eau-de-vie blanche, les figures cuivrées par le rude labeur des champs accompli sous toutes les intempéries du ciel, s'allumaient de curiosité et de convoitises.

— Ce père Mettray !... S'il avait besoin de cela pour chauffer son orgueil !... C'est bon, on voit bien que l'eau va toujours au moulin.

Tout fier de son jeu de mots, le père Steger éclata d'un rire enroué.

— Plains-toi donc, hein, fermier !... cria un petit homme sec et rageur, cantonnier du pays, y a donc pas assez dans la mangeoire avec tes trente-six vaches et tes sept chevaux ?... Quelles paroles dirais-tu donc si tu devais, comme d'autres ici, être tout le long du jour dans la boue et la froidure ou bien sous la morsure du soleil afin de préparer le chemin, et cela sans plus de profit que les quelques sous quotidiens que l'étable te communique ?...

— On ne se plaint pas non plus, grogna le père Steger ; mais si tu n'as pas grand profit, cantonnier, au moins n'as-tu pas de dommage !... Et c'est toi seul au pays qui gloses quand le fourrage ne rend rien et que le bétail tire la langue.

— Allons, allons, paix donc !... on connaît ces antiennes, et il est bien question aujourd'hui de ces vieilles disputes, interrompit le père Soularic... Moi, je vous dis que le bourg va en voir et en entendre de belles avec ce muscadin-là... M'est avis qu'au bal de la Saint-Jean, dimanche, on aura de quoi rire à voir ces demoiselles avec leurs coiffures et leurs réverences... Méfie-toi, hé, beau Gustave, qu'on ne te souffle ta promesse.

Gustave, le fils Steger, fit gonfler sa blouse bleue, raide comme du carton, et repoussant en arrière son chapeau de feutre mou d'un air avantageux qui fit se pâmer d'aise toute la table :

— Merci de l'avis. On veillera au grain.

Avec une volubilité qui dissimulait mal un peu d'inquiétude, il ajouta :

— D'ailleurs, n'y a-t-il que la Marie Tessandier ?... Pour qui comptez-vous toutes les autres filles d'ici et des environs ?... presque toutes bonnes travailleuses et quelques-unes attendant du bien après la mort des vieux. Le choix est

suffisant, pas besoin de s'adresser à celles qui sont pourvues.

Ce n'était pas qu'aux cabarets que l'on s'entretenait de ce retour sensationnel... Aux champs, en retournant, sous les ardeurs du soleil, le foin coupé qui fleurait bon ; dans les jardins, en repiquant la salade ; à la laiterie, en écrémant le lait, toutes les filles sentaient battre plus vite leur cœur sous la toile légère du corsage.

C'est qu'aussi... ce Jean Mettray, si galant, faisait déjà, quatre ans auparavant, les beaux jours du pays, et cela avait été une stupeur pour tous, lorsque, un beau matin, on avait appris que, poussé par la soif des aventures, il avait déserté le clocher et s'était embarqué pour le Transvaal. Ce départ — une soif subite de fortune chez le fils unique d'une famille vivant dans l'abondance — était demeuré inexpliqué et un peu mystérieux.

Les parents Mettray, toujours méfiants et circonspects, avaient déjoué toutes les curiosités par leurs brèves réponses :

— Tout est bien... le gars prospère.

Et voilà que, débarqué la veille à Marseille, il roulait en ce moment même, le beau Jean, vers le village natal, vers le clocher de la petite église maternelle qui l'avait vu baptiser et grandir.

Depuis qu'il y avait une jeune fille, une toute jeune fille qui, devant cette effervescence générale, sentait s'affaiblir le sentiment de solitude, de tristesse et de pauvreté qui lui étrennait le cœur... Pourtant, elle était charmante, cette petite Lydie Chardonnell, avec ses doux yeux de rêve, profonds comme l'infini bleu du ciel, son teint pur, ses longs cheveux cendrés.

Orpheline dès le berceau, elle avait été recueillie par une sœur de son père, M<sup>lle</sup> Hortense

Chardonnell, vieille fille rigide et morose, aux lèvres minces et rentrantes, à l'œil vif et perçant, atténué par le plissement des paupières.

Ah ! elle avait été élevée à la dure, la pauvre enfant,...

Aucuns soins maternels n'avaient adouci ses souffrances ; aucuns mots de tendresse consolé ses jeunes tristesses... M<sup>lle</sup> Chardonnell traitait de mièvreries superflues et dangereuses ces marques d'affection pourtant si nécessaires aux petits.

Jusqu'à onze ans, elle était allée à l'école communale.

C'était là que s'étaient écoulées ses heures les plus douces, car, intelligente et studieuse, il était rare qu'il y eût des reproches à lui adresser... Mais en revanche, quels retours à la maison ! ! !

C'était à elle qu'incombaient les soins à donner à l'unique vache dont il fallait changer la litière de feuilles sèches ramassées sous les arbres sans égard au froid ou aux rafales de pluie. A elle que revenaient les soins d'intérieur, car M<sup>lle</sup> Chardonnell, rhumatisante, ne faisait plus que du tricot.

Plus tard, elle était entrée en apprentissage chez une couturière ; à quinze ans, elle revenait chez sa tante et s'installait à son compte.

Parce qu'on profitait de son extrême jeunesse pour ronger le prix ordinaire de la façon ; parce qu'elle cousait bien et que les choses les plus communes devenaient sous ses doigts un aspect soigné et élégant comme si elle leur eût communiqué un peu de sa personnalité, l'ouvrage n'affluait que trop.

Bien avant dans la nuit, à la clarté rougeâtre d'une lampe à pétrole, elle tirait machinalement, de ses doigts meurtris, l'aiguille qui résistait dans les plis serrés des rudes tissus, et

payé, à charge par lui de ne rien emporter de ce qu'il y avait de meubles ou d'accessoires et de quitter dans les quarante-huit heures la propriété sous peine de mille francs d'indemnité par jour de retard.

C'était assurément une bonne affaire, il est inutile de l'ajouter, sans quoi le gros homme ne se serait pas dessaisi d'un domaine qui flattait tant son orgueil de parvenu, et dans lequel il avait nourri le secret espoir d'être un jour « M. de Basfonds-Breuilh ».

Mais au moins, puis-je savoir à qui j'ai vendu mon château dit-il en comptant et vérifiant un à un les billets bleus, montant de la vente.

« Votre château » dit le notaire avec malice en passant le buvard sur le paraphe compliqué, pâteux et vain de Chardavoine, votre château est vendu à M. de Gay-Lussac.

### VIII

Tandis que M. Dupont, employé à la banque de France à Bordeaux collationnait des chiffres à côté des monceaux d'or ou de piles d'écus dont un dixième aurait suffi à lui rendre le bonheur, il reçut un pli recommandé. Il l'ouvrit :

C'était le sous seing privé qui rétablissait dans tous ses droits sur le domaine de Basfonds-Breuilh le comte de Gay-Lussac.

Comme on le pense bien, le gentilhomme n'accepta pas sans difficulté l'expression si touchante de la gratitude du mari de Catherine.

Il fallut prendre un habile détour pour vaincre ses scrupules ; il fut convenu que le nouveau châtelain désintéresserait par annuités son généreux donateur qui ne demandait en retour qu'un modeste emploi de régisseur pour lui et, pour sa femme une place à la lingerie du château.

Quand les Chardavoine quittèrent la propriété, entourés de leurs chiens aux molaires formidables, de leur intendant au regard sec et dur, de leurs gardes implacables, ce fut dans le pays un cri de délivrance. Quand revinrent les Gay-Lussac, ce fut au contraire une joie générale. Cependant quel miracle et quel mystère !

Certes, s'il n'eût tenu qu'à Catherine et à son mari, nul n'aurait jamais su l'origine de ce changement aussi brusque qu'inespéré.

Mais un jour, M. de Gay-Lussac réunit à sa table les principaux serviteurs congédiés par Chardavoine et rappelés par lui, et dans une allocution touchante, il leur présenta ceux auxquels il devait le bonheur d'être assis encore au foyer de famille.

« Voilà vos maîtres, leur dit-il, moi je ne suis que leur « intendant ».

Alors le mari de Catherine dans un élan sublime d'éloquence engendré par la sincérité d'un cœur simple :

— Puisque vous ne voulez être qu'un simple régisseur, M. le comte, dans ce domaine qui est redevenu le vôtre par les droits acquis à la reconnaissance de deux pauvres êtres arrachés au désespoir et à la mort, soyez comme par le passé « le régisseur des pauvres » et leur dispensateur des revenus de votre domaine.

Et comme autrefois, l'errant chemineau en sa route sans fin, vint frapper aux portes du château. L'ouvrier sans travail ou le convalescent, la veuve malheureuse, l'orphelin sans appui, trouvèrent plus que jamais le lit moelleux, le repas qui reconforte, les secours, les conseils auprès du « régisseur des pauvres » et de la comtesse, âmes d'élites que Dieu a choisies pour être ici-bas le trait d'union entre l'homme qui souffre et le Ciel qui console.

ED. TEYSSONNEAU.

lorsque ses yeux se fermaient, un sec : « Allons, Lydie ! » de la vieille fille, qui n'avait jamais sommeil, la faisait se redresser effarée et craintive :

— Oh ! pardon, ma tante !

Et avec un douloureux soupir, elle se remettait à la tâche.

Certes, elle n'avait pas été gâtée, et l'aurore de sa vie avait revêtu des teintes bien sombres. Elle était demeurée étrangère à toutes ces joies de la jeunesse qui font trouver la vie belle, malgré ses fatigues et ses privations... Et cependant... quels étaient les souvenirs ignorés de tous qui faisaient ainsi trembler son aiguille en cousant la robe de Marie Tessandier, la fiancée de Gustave Steger... Et pourquoi ce voile humide entre son regard et l'étoffe?... Songeait-elle aux lots si différents que Dieu assigne à ses enfants, ou plus simplement se disait-elle que bientôt, sans doute, on lui confierait la robe d'une autre fiancée, plus, oh ! bien plus heureuse encore... celle de Jean, le beau Jean Mettray ?...

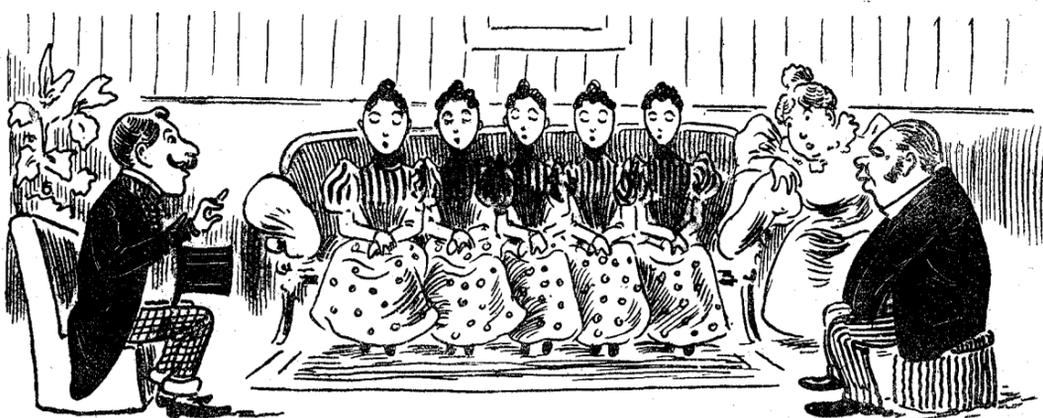
Ah ! ce nom, quelle puissance d'émotion il soulevait en elle !

C'est qu'elles n'étaient que trop présentes à son esprit, ces brèves et rares rencontres où le hasard, — était-ce bien toujours le hasard ? — les avait mis en présence.

Alors, sans un mot échangé, leurs regards se cherchaient, se pénétraient... Et ils devenaient tout pâles avec une langoureuse subite.

Un soir... oh ! comme elle s'en souvenait la petite Lydie, elle était allée rapporter de l'ouvrage à Audincourt et s'en retournait à la maison lorsque, soudain, il s'était trouvé devant elle, charrette vide... Bien vite, avait fait tourner bride à Bruno, le grand cheval bai, et silencieusement, — à quoi bon parler ? — sous le ciel

## ENTENDONS-NOUS !...



— Je ne voudrais pas que vous puissiez croire que je vous marchande Mademoiselle, mais vous disiez toujours que vous donniez 100.000 francs à vos filles...  
— C'est exact, je leur donne 100.000 francs à se partager entre elles cinq !



— Nounou ! où donc est Bébé ?  
— Là, Madame ! L'médecin a dit : dès que le petit aura fini son biberon, faudra l'incer et le mettre au frais dans la fontaine.

## LES LIVRES SACRÉS

Lorsqu'en l'année 220 avant l'ère chrétienne, le petit-fils du fondateur de la quatrième dynastie chinoise, celle des Tsin, eut achevé de détruire par les armes l'antique puissance des princes feudataires qui se partageaient l'empire, le vainqueur, dédaignant le simple titre de roi (Wang), porté depuis plus de mille ans par ceux qui l'avaient précédé sur le trône, s'attribua l'appellation pompeuse de Hoang-ti, c'est-à-dire suprême souverain, maître du monde. Ayant établi sa résidence à Hien-yang dans la province du Chen-Si (la frontière à l'occident), l'empereur y fit bâtir un magnifique palais qu'il enrichit des trésors amassés par les princes vaincus et dépossédés.

Quand il se fut assuré au dedans contre les rébellions par la sévère exécution de ses lois impitoyables, CHI-HOANG-TI songea à mettre ses frontières du nord et de l'ouest à l'abri de l'invasion des hordes tartares. On vit alors s'élever, comme par enchantement, cette grande muraille qui, durant une étendue de cinq cents lieues, depuis le golfe Liao-Tong jusqu'au désert Chamo (la mer de sable), descend dans les vallées profondes et monte au sommet des montagnes.

Tandis qu'un million de soldats, gardiens de la muraille, surveillaient sans relâche les ennemis du dehors, l'empire pacifié, ou plutôt terrifié, jouissait à l'intérieur d'un calme apparent. L'autorité absolue s'y montrait toujours et partout prête à réprimer par la violence toute

plainte légitime ou non à l'égard d'un abus de pouvoir, ou d'un déni de justice. L'atrocité des supplices imaginés pour punir même l'intention supposée d'une révolte, imposait à tous une obéissance factice. On souffrait de l'oppression sans oser se plaindre, mais le silence des livres ne prouvait pas la soumission réelle des esprits. Il était surtout une classe d'opprimés qui supportait plus impatiemment que les autres l'inexorable tyrannie de l'empereur : c'était celle des lettrés. Disciples de Confucius et de Mencius, — les deux immortels censeurs et de Menciaus, — ils comptaient au nombre de leurs devoirs l'exercice du droit de remontrance auprès du souverain quand celui-ci venait à oublier les principes immuables de bon gouvernement, d'après lesquels les trois grands rois Yao, Chun et Yu avaient régné jadis.

Yao s'étant adonné à l'étude de l'astronomie, afin d'établir dans la famille humaine les lois qui régissent invariablement les mouvements des corps célestes et leurs rapports avec notre globe, était, suivant l'opinion des lettrés, le symbole parfait de l'harmonie universelle. Chun, si patient et si dévoué envers les siens, leur offrait le plus sublime modèle de la piété filiale et de l'affection fraternelle : ces premières vertus sources de toutes les autres.

Ce fut en considération de son obéissance filiale, de sa patience envers sa mère et de son humilité envers son frère aîné, que Chun fut appelé par Yao, qui le fit son ministre, puis son gendre, et enfin le désigna pour être son successeur.

Yu, qui succéda à Chun, fut sur le trône

dans le premier ordre des neuf classes de la société chinoise, c'est pourquoi la dénonciation ne craignit pas de s'attaquer à la mère de l'empereur. Celui-ci déjà prévenu contre elle, prononça une sentence par laquelle sa mère fut condamnée à l'exil dans une contrée lointaine et où, par la volonté de son fils, on ne devait lui fournir que la quantité d'aliments nécessaire pour qu'elle ne mourût pas de faim.

Les lettrés, qui jusque-là s'étaient résignés au silence, n'hésitèrent plus à prendre haut la parole et à s'exposer à la colère impériale, dès qu'ils connurent l'arrêt parricide de Chi-hoang-ti. Epouvantés de cet acte qui violait à l'égard d'une mère la sainte loi de la piété filiale, ils firent de toutes parts retentir leurs plaintes, et chaque jour l'empereur fut accablé d'admonestations écrites dont les livres canoniques de la Chine (les King) avaient fourni le texte. Vingt-sept des courageux auteurs de ces remontrances eurent les pieds et les mains coupés, puis on les exposa ainsi mutilés à la porte du palais où les bourreaux achevèrent de les mettre à mort. On l'a dit et, dans l'histoire, chaque époque de persécution le prouve, le sang des martyrs est fécond : l'exécution des vingt-sept premières victimes enflamma le zèle et fortifia le courage de plusieurs milliers d'écrivains de la secte des philosophes, qui s'appuyèrent sur les mêmes livres sacrés des siècles passés, pour censurer les actes de Chi-hoang-ti.

Afin de donner à sa vengeance personnelle l'apparence de la raison d'Etat, l'empereur assembla son conseil et, comptant sur la complicité de celui-ci, il feignit de le consulter sur

Certaine d'avoir mal entendu, Lydie tressaillit.

— Vous dites, ma tante ?...  
— Je dis... je dis... Va au bal voir ce qui en retourne... Dépêchons. Je n'ai pas envie qu'il se perde plus de temps qu'il n'est nécessaire... Ce sera déjà bien assez comme cela.

Un instant Lydie pensa à laisser éclater sa reconnaissance, mais un sentiment de prudence la retint :

— C'est bien, ma tante, dit-elle simplement, j'y vais...

Elle écouta dans une véritable stupeur s'éloigner le pas pesant de la vieille demoiselle : une joie délirante emplissait sa jeune âme.

Mais il était près de deux heures... déjà !... Ah ! pas de temps à perdre... En hâte, elle s'habilla, et tout de suite, la pauvre petite robe grise des dimanches prit un petit air d'élégance emprunté au corps charmant qu'elle revêtait. Puis, d'un pas craintif, car elle redoutait un revirement dans l'esprit de la tante Hortense, elle se coula hors de la maison.

Sur sa route, elle rencontra un églantier en fleurs, en arracha une touffe, et la piqua tout en haut du corsage près de sa jolie figure à peine moins rose et moins délicate que les fins pétales.

La salle de bal était dans une grande animation quand Lydie y arriva. La musique à gros cuivres y résonnait bruyamment, et jupes claires, vestons sombres et blouses brillantes comme soie s'y entassaient à plaisir.

Elle fut prise d'une grande gêne et toute tremblante, se glissa parmi les groupes nombreux, jusqu'à l'angle le plus retiré... Quelques jeunes gens et jeunes filles l'aperçurent et s'en étonnèrent... Mais qu'était la présence inaccoutumée de cette fillette pauvre et timide ?

On attendait un bien autre événement.

Tous les yeux étaient fixés sur le tournant de route où apparaissait Jean Mettray...

Enfin ! dans le lointain, on perçut un vigoureux coup de fouet suivi d'un roulement de voiture lancée au grand galop.

Quelques secondes plus tard, devant les yeux arrondis de curiosité, sautait lestement à terre Jean, le Jean Mettray d'autrefois... mais combien plus beau, plus élégant dans sa sveltesse robuste !

Il avait jeté les rênes au valet de ferme ; — Va dételer chez le père Rigoulot... Hé, José...  
Il y avait une telle désinvolture dans ses mouvements comme dans ses simples paroles que tous en hochaient la tête, se disant à part soi :

— On voit bien qu'il est bourré d'écus !...  
Il enjambe le perron et fut abordé de toutes parts...

Toutes les mains étaient tendues vers lui.  
— Hé ! Jean ! Hé ! Mettray ! Tu me reconnais ?... Et moi ?... Et moi ?... Tu te souviens ?...

C'était un flux de paroles... chacun étant fier des titres qu'il avait à son salut, à son amitié...

Pour chacun, il eut un mot aimable, de chaleureuses poignées de mains, de bons rappels du passé... et les honnêtes visages faisant cercle autour de lui s'épanouissaient d'aise.

Puis ce fut le tour des filles, demeurées, comme il conviendrait, un peu en arrière. Elles souriaient et rougissaient en jetant à la dérobée sur le beau garçon des regards hardis ou tendres. Sans façon il distribua des baisers francs et sonores.

(A suivre.)

les moyens de mettre un terme à ce qu'il nomme la rébellion des lettrés. Son ministre Lissé, qui était moins pour lui un conseiller que l'exécuteur de ses volontés, dit en terminant une sorte de réquisitoire contre les audacieux détracteurs de la justice impériale :

« Oserai-je, seigneur, vous proposer ici sans détour ce que, suivant mon humble opinion, vous devriez faire ? Les voies de douceur et de condescendance n'ont pu rien produire jusqu'ici sur l'esprit de ces hommes impatientés du joug. Essayons d'autres moyens, ou plutôt essayons celui de tous les moyens qui est le seul efficace, pour couper jusqu'à sa racine un mal qui serait bientôt incurable si l'on ne se hâtait d'y remédier. »

« Ce sont les livres qui inspirent à ces orgueilleux lettrés les sentiments dont ils se glorifient :

ôtions-leur les livres. C'est en les privant pour toujours de l'aliment qui nourrit leur orgueil que nous pouvons espérer de tarir la source féconde de leur indocilité. N'ayant plus sous les yeux ces livres de morale et d'histoire qui leur représentent les hommes des siècles passés, ils ne feront plus cette insultante comparaison du gouvernement de Votre Majesté avec celui des premiers empereurs de la monarchie. »

« Ordonnez de réduire en cendres tous ces monuments inutiles dont ils conservent le dépôt. Que ces livres dans lesquels on cherchait autrefois des règles de conduite soient oubliés pour toujours et qu'ils deviennent la proie des flammes. »

L'empereur, en faisant publier dans les trente-cinq provinces un édit conforme aux conclusions incendiaires du ministre, y ajouta que quicon-

que après trente jours serait reconnu possesseur d'un seul des ouvrages prohibés, subirait le sort de ces livres condamnés au feu.

D'abord les lettrés, au nombre de près de cinq cents, périrent pour n'avoir pas voulu se séparer de leurs King vénérés, puis la persécution se continua jusqu'à la fin de la dynastie des Thsin, qui s'éteignit à la mort de Eull-Chi, le fils du brûleur de livres.

Ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard, sous le règne de Hœi-ti (l'empereur bienveillant), que le décret contre les anciens livres fut abrogé. On fit alors de grandes recherches pour découvrir ceux qui avaient échappé à l'incendie ; on fouilla, dit l'historien, jusque dans les tombes, mais on ne put réunir que des fragments épars. Il se trouva à cette époque qu'un vieux lettré nommé Fou-seng vint proposer de restituer dans

son intégrité le texte des cinq livres sacrés. On s'étonna qu'il eût pu pendant une si longue période, et malgré tant de dangers, soustraire aux flammes des fragments assez considérables pour combler de si nombreuses lacunes.

— Que parlez-vous de fragments ? j'apporte ici la collection complète des King.

Comme on ne lui voyait qu'un bâton noué à la main, on lui demanda où étaient les livres dont il se disait possesseur.

Fou-seng répondit : « Ils sont encore dans l'endroit où le tyran ne pouvait les découvrir : dans ma mémoire. »

Le nom du vieux savant et le souvenir des lettres martyrs sont également en honneur dans l'empire du Milieu.

L. BELLET.

### La Semaine Amusante, par Henriot



— Pauvre John Bull... il n'y a pas que le Cap qui soit menacé!



— Mais alors, vous n'êtes qu'un sale clerc!...  
— Du tout... je voudrais simplement qu'un libre citoyen puisse aller partout, même à la Messe!



— L'absinthe est augmentée... tu en bois moins, j'espère...  
— Jamais de la vie... tu économiseras un peu plus sur la soupe!



— Oh! là... oh! là... si vous vous imaginez que c'est ainsi que vous augmenterez mon amour pour les chrétiens!...



— Au premier abord, je vous avais pris pour un homme politique!

**POUR MAIGRIR** J'INDIQUE GRATIS un moyen sûr, rapide et infatigable qui a été employé par l'inventeur même, et réussit aussi bien contre l'Obésité générale que pour éliminer, seulement, le Ventre, les Hanches, etc. — Ecrire à M. CHARDON, 10, R. St-LAZARE, Paris.

**POMMADE MOULIN** Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux, et les Cils. 2<sup>o</sup> 30 le pot franco. Ph<sup>o</sup> Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

**OUTILS pour AMATEURS et INDUSTRIE** MACHINES à découper, TOURS et ACCESSOIRES. Fournitures générales pour DECOPAGE. Catalogue illustré (plus de 4.000 fig.) contre 60 cent. LE BELLE, 42, Rue Lafayette, 42, PARIS.

GUERISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de la Vierge FAYARD **YEUX ET PAUPIÈRES** Calmer sur la conjonctive du Poil et la Cicatrice. Vendu dans toutes les Pharmacies.

#### CHEMIN DE FER DU NORD

### PARIS-NORD À LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE  
QUATRE SERVICES RAPIDES QUOTIDIENS DANS CHAQUE SENS  
Voie la plus rapide — Tous les trains comportent des 2<sup>e</sup> classes

En outre, les trains de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 9 heures du soir, et de Londres pour Paris-Nord à 9 heures du soir, prennent les voyageurs munis de billets directs de 3<sup>e</sup> classe.

PARIS-NORD À LONDRES				LONDRES À PARIS-NORD			
	1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> cl.	1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> cl.	1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> , 3 <sup>e</sup> cl.		1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> cl.	1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> cl.	1 <sup>e</sup> , 2 <sup>e</sup> , 3 <sup>e</sup> cl.
PARIS-NORD . dép.	(*) (W.R.) 9 30 m.	(*) 10 30 m.	(*) 11 50 m.	LONDRES . dép.	(*) (W.R.) 9 30 m.	(*) 10 30 m.	(*) 11 50 m.
	viâ Calais	viâ Boulogne	viâ Calais		viâ Calais	viâ Boulogne	viâ Calais
LONDRES . arr.	4 50 s.	5 50 s.	7 30 s.	PARIS-NORD . arr.	4 45 s.	5 50 s.	7 30 s.

(\*) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.  
(W.R.) Wagon-Restaurant. Les voyageurs de 1<sup>re</sup> classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2<sup>e</sup> classe n'y sont admis qu'en payant le supplément de 2<sup>e</sup> en 1<sup>re</sup> classe.

#### SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Viâ Calais)

La gare de PARIS-NORD, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, l'Italie, la Côte-d'Azur, les Indes, l'Égypte, etc., etc.

**3000 FRANCS PAR AN — CHEZ SOI** AVEC LA MACHINE A TRICOTER. MONFORT, Mécanicien, 9, Avenue Victoria, PARIS. Renseignements et Tarif Franco sur demande.

**PAPIER FAYARD ET BLAYN** GUÉRIT RHUMES, IRRITATION DE POITRINE, DOULEURS RHUMATISMALES, LUMBAGOS, BLESSURES, PLAIES. Topique excel. contre CORIS, GÈLES de PERDRIX. — 4 fr. t. Pharmacies

**LES VOYAGES DE GULLIVER** Joli volume illustré de la "Collection Vermot". En vente dans toutes les librairies et franco contre timbres ou mandat adressés à M. VERMOT, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin à Paris : 0 fr. 70 broché, 1 fr. 25 relié toile, tranches dorées.

**BIERTHE** RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature. Smor, 3 fr.; PATE, 1 fr. 60. FUMOUCZE, 78, Faub<sup>o</sup> St-Denis, Paris.

**POUR RIEN** l'envoie le magnifique catalogue illustré par Montres, Pendules, Bijouterie, prix et qualité défilant à concurrence. Adressez demandes au GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANÇON

**ABC DE PARIS. GUIDE COMPLET** illustré, contenant des vues de tous les monuments et un magnifique PLAN en couleurs. 50 c. dans toutes les librairies.

**ANEMIE, CHLOROSE, FAIBLESSE** Ferrugineux le plus assimilable. **DRAGÉES de GELIS-CONTÉ** Approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

### COLLECTION VERMOT

Magnifiques volumes, tirés sur très beau papier glacé, illustrés de nombreux dessins originaux et ornés de superbes couvertures en couleur.

**ART DE TIRER LES CARTES (L)**, illustré de nombreuses vignettes indicatives.  
**CLÉ DES SONGES (LA)**, illustré de 150 dessins.  
**JEUX DE SOCIÉTÉ (LES)**, illustrés de très nombreux dessins.  
**MENUS (LES)** de M<sup>o</sup> Durandau, contenant 366 menus, avec les recettes des plats indiqués. — Nombreuses illustrations.  
**MYSTÈRES DE LA MAIN (LES)** ou l'Avenir dévoilé par les lignes de la main.  
**ORACLE (L)**, l'Avenir prédit aux jeunes et aux vieux.  
**LA GRAPHOLOGIE**, contenant de nombreux autographes et spécimens d'écritures.  
**LE LANGAGE DES FLEURS**, illustré d'un très grand nombre de figures.  
**LE SAVOIR-VIVRE**, Manuel de la bonne tenue, des usages du monde et de la politesse.  
**HISTOIRES A SE TORDRE**, par TRIBUNAUX AMUSANTS (LES), récits de causes célèbres, joliment illustrés.

**CHANSONS ET RONDLES ENFANTINES**, texte et musique de tous les ronds des enfants.  
**CONTES DE FÉES**, par Ch. PERRAUD, joliment illustrés.  
**FABLES DE LA FONTAINE**, illustré de nombreux dessins.  
**ROBINSON CRUSOÉ (LE)** illustré.  
**ROBINSON SUISSE (LE)**, joli volume illustré.  
**SECRÉTAIRE DE TOUT LE MONDE (L)**, contenant des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Illustré.  
**VIEUX LOUP DE MER (LE)**, ou les Drames de la mer, joliment illustrés.  
**VOYAGES DE GULLIVER**, illustration de A. DENIS.  
**PAUL ET VIRGINIE**, superbe illustration de A. DENIS.  
**LES CONTES FANTASTIQUES**, par Maxime AUBOUIN, illustré de nombreux dessins.  
**LES MILLE ET UNE NUITS**, Aladin ou la Lampe merveilleuse — Ali Baba et les Quarante Voleurs.



En vente chez tous les libraires  
Chaque volume franco par la poste contre 0 fr. 70 adressés à M. VERMOT, éditeur  
6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

### MORCEAUX PHONOGRAPHIQUES AUTHENTIQUES

A l'heure qu'il est, bien peu de morceaux phonographiques sont agréables à entendre. Dans un but de lucre facile, la plupart des maisons de fabrication reproduisent mécaniquement leurs morceaux authentiques et vendent des copies. Le morceau original était agréable à entendre, les copies ont perdu tout agrément artistique; moins sonores, elles se distinguent surtout par leur défaut de netteté. Le chanteur reste, les paroles sont intelligibles. Mais le bon marché est obtenu. En même temps, le chanteur est volé et l'amateur trompé.

Pour faire cesser cet état de chose, un groupe d'artistes parisiens s'est formé en Société. Appartenant tous authentiques, défient ainsi toute comparaison. Irréprochables à tous les points de vue, ils constituent, en même temps qu'un élément de distraction sans pareil, une véritable leçon de chant ou de diction.

Résolu, dans l'intérêt du public et d'eux-mêmes, à réagir contre les errements actuels, les artistes du groupe ont voulu se contenter d'un léger bénéfice. Le prix du cylindre impressionné est fixé

à 3 Francs

Le cylindre est exécuté SUR COMMANDE. La réception, en parfait état, est garantie sans réserve. Les livraisons ont lieu dans un

délai maximum de 3 jours

Pour faciliter le public, toute commande même d'un seul cylindre est acceptée. En conséquence, désigner le ou les morceaux que l'on désire et envoyer en mandat-poste autant de fois 3 francs que de morceaux. Trois jours plus tard, au maximum, la livraison garantie a lieu.

Les artistes initiateurs de l'avantageuse combinaison exposée plus haut, sont tous attachés à de grandes scènes parisiennes. Leurs traités les obligent à l'anonymat. Ils ne peuvent non plus se livrer directement à une exploitation commerciale. Ils ont donc choisi une maison amie, digne de toute confiance, pour être l'intermédiaire entre le public et eux.

C'est donc à la maison

### BOUCHET ET CHAZOT

364, Rue Saint-Honoré, PARIS

qu'il faut s'adresser exclusivement pour les commandes, envois de fonds et communications quelconques.

**RUBINAT-LLORACH** MARQUE de GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ECUSSON ROUGE. EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

#### CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

### VOYAGES CIRCULAIRES A COUPONS COMBINABLES SUR LES RÉSEAUX P.-L.-M. ET EST

Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille, pour effectuer, sur ce réseau et sur celui de l'Est, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes.

Réductions très importantes atteignant, pour les billets de famille, 50 0/0 du tarif général.

Validité : 30 jours jusqu'à 1500 kilomètres ; 45 jours de 1501 à 3000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3000 kilomètres.

Faculté de deux prolongations moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 pour chacune. — Arrêts facultatifs.

N. B. — Les carnets sont constitués par une série de coupons reproduisant l'itinéraire. Chacun des coupons sert de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise, à la sortie, du coupon correspondant au parcours effectué.

### GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE

Par Madame DURANDEAU

Un beau volume de 432 pages, relié toile rouge  
CONTENANT L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES ET DE PLIER LES SERVIETTES

Illustré de plus de 200 dessins originaux. — 1 fr. 50 dans toutes les Librairies. Envoi franco contre 1 fr. 95 mandat ou timbres adressés à

M. VERMOT, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

**Fabrique de Montres Garanties** H. SARDAS, 33, Quai Veil-Picard, BESANÇON (Doubs). Envoi (gratuit et franco) des nouveaux Catalogues illustrés de Montres Or, Plaque Or, Argent, Nickel, Acier et Régulateurs. CHRONOMÈTRES de PRÉCISION avec bulletin officiel de l'Observatoire de Besançon. Chaînes et Sautoirs or, argent, et doublé or. CATALOGUE SPÉCIAL de BIJOUTERIE Bagues de fiançailles et Nouveautés pour Mariages.

**POITRINE DEESSE** Développement, Beauté, Fermeté du Buste en deux mois par les **PILULES ORIENTALES** Bienfaisantes et la Santé. Réputation Universelle. Flacon avec Notice : France, 5<sup>o</sup> 35 fr. J. RATIE, (Ph<sup>o</sup> de 1<sup>re</sup> Cl.), 5, Pass<sup>o</sup> Verdeau (faubourg Montmartre) Paris, et Ph<sup>o</sup> Strasbourg 6<sup>o</sup> 30. Dépôts : Bruxelles : Ph<sup>o</sup> Saint-Michel. Genève : P. Doy & F. GANTZIG. Pérouse : Aires C. Berni, rue Cava 85-87.

## HONNEUR AU MÉRITE

Après une longue enquête et de minutieuses analyses (n° 9046), la Société de médecine de France, toujours si avare de cette haute faveur vient de délivrer un certificat d'approbation au professeur Busch pour la sève capillaire, si connue, qui porte son nom.

C'est la consécration officielle de la belle découverte, faite par ce savant spécialiste, des propriétés si curieuses que possède le chlorhydrate de pilocarpine d'engendrer de la substance pileaire, et la juste récompense de ses remarquables travaux sur les nouveaux agents thérapeutiques des maladies du cuir chevelu.

Grâce au professeur Busch, la calvitie est définitivement vaincue. Il est acquis que la science moderne possède désormais le moyen sûr de faire pousser les cheveux et la barbe, quelles que soient la nature, la gravité ou l'ancienneté du mal qui en a empêché la croissance ou qui en a provoqué la chute. Seront ou resteront donc chauves, à l'avenir, ceux seuls qui le voudront bien!

C'est par milliers déjà que se comptent les cures authentiques et légalement constatées obtenues par le professeur Busch. Elles sont d'ailleurs à la disposition des incrédules à son laboratoire de Paris, 10, rue des Bons-Enfants.

Au surplus, il suffit d'aller le voir ou de lui écrire avec détails, pour recevoir gratuitement de lui le moyen de recouvrer rapidement et à tout âge sa chevelure.

Docteur R. de Montilhet.

## CAUSERIE FINANCIÈRE

Pendant la semaine qui vient de s'écouler, les cours, fermes au début, ont ensuite légèrement fléchi pendant quelques séances, pour retrouver finalement le taux approximatif de la semaine précédente.

La tendance générale apparaît, somme toute, comme un peu meilleure, et l'on est en droit d'escompter, à bref délai, un sensible relèvement dans l'ensemble de la cote.

Diverses considérations ont, jusqu'à cette heure, retardé ce mouvement. Il faut citer, en première ligne, le fléchissement du Rio-Tinto occasionné par une baisse sensible du cuivre-métal et les assez nombreuses réalisations qui ont pesé sur les cours des valeurs de traction.

On avait annoncé, un moment, que la Banque d'Angleterre allait de nouveau surélever le taux de son escompte, et cette nouvelle, qui ne s'est pas confirmée, a engagé le personnel financier à beaucoup de prudence.

Nos rentes sont restées calmes. Le 3 0/0 gagne 7 centimes à 101.97. Le 3 1/2 0/0 est aussi en léger progrès à 103.60 à terme, et 103.50 au comptant.

Peu de chose à signaler dans le compartiment des fonds d'Etat étrangers.

L'italien à 93.90 est en léger progrès.

Le Turc C à 26.32, le D à 23.45 sont calmes. L'Extérieure, après d'assez nombreuses fluctuations, gagne 7 centimes à 71.45, mais c'est là un cours tout à fait provisoire, et la situation politique dans la Péninsule est encore assez remplie d'incertitude pour fournir longtemps encore des prétextes variés à la spéculation.

Les fonds russes sont à peu près sans affaires. À signaler seulement une insignifiante hausse sur le 3 0/0 1896 qui gagne 5 centimes à 86.05.

Les fonds Argentins sont mieux tenus. Le 4 0/0 1896 gagne 25 centimes à 63.50, le 3 0/0 1900 20 centimes à 63.20.

Le marché des valeurs de crédit est peu animé, et les variations presque insignifiantes sur les actions des grands établissements.

La Banque de France reste à 3.880. Le bilan publié cette semaine ne fait pas ressortir des différences considérables sur la situation de la semaine précédente.

Le Comptoir d'Escompte fait 586; le Crédit Lyonnais vaut 1.115; la Banque de Paris clôture à 1.071, la Société Générale à 615.

Les Chemins de fer français conservent leur fermeté.

L'Est est à 1.065, le Lyon à 1.785, le Midi à 1.290, sans changement.

Hausse légère sur le Nord à 2.309, et baisse insignifiante sur l'Orléans à 1.705 et l'Ouest à 1.073.

Le Métropolitain, à 592, a reculé de 8 francs.

Les valeurs industrielles sont hésitantes. Le Suez perd 10 francs à 3.590. Pour la traction à 125, l'Est Parisien à 401, la Parisienne électrique à 267, les Sels Gemmes à 895, la moins-value varie entre 3 et 5 francs. Elle est nulle pour les Tramways Sud à 339 et la Thomson-Houston à 1.244.

Le Rio à 1.455 perd à peine 1 franc.

Les Mines d'or, après avoir fait preuve d'une certaine fermeté, ont fini par s'alourdir. Les réalisations du marché de Londres sont la principale cause de cette situation. Les nouvelles peu encourageantes qui continuent d'arriver au sujet des événements du Transvaal ne sont pas de nature à amener une amélioration dans ce compartiment de la cote.

## La Mode

Depuis quelques mois, nous avons eu à enregistrer des variations nombreuses et importantes dans la forme des manches. Nous ne sommes probablement pas au bout de nos peines et l'instabilité semble être devenue la règle de cette partie si intéressante du costume.

Actuellement, on fait beaucoup la manche plate et rien n'est plus explicable. En effet, comment mettrait-on sous une jaquette de fourrure un bouffant un peu délicat? Si capricieuse et exigeante que soit la mode, elle ne peut nous obliger à accepter de gaité de cœur semblable désordre dans la toilette.

Il est encore une autre considération qui a bien son poids. Toutes les étoffes n'ont pas également à la confection des bouffants. Les mousselines de soie et les dentelles conviennent admirablement à cet usage, mais nous ne sommes plus à une saison où leur emploi soit indiqué. Il faudrait donc avoir recours aux velours et aux lainages, tissus beaucoup trop lourds et trop étoffés. Dans ces conditions, la solution qui s'imposait était le retour à la manche plate. On fait cependant, et à très juste titre, une exception en faveur des robes très ornées. Toutes les toilettes de réunion et d'apparat conservent la manche bouffante qui, pour ce cas spécial, s'harmonise on ne peut mieux.

Une petite réserve, cependant. La mode actuelle n'est vraiment appropriée qu'aux femmes minces et élancées, elle est loin d'être favorable à celles qui sont de petite taille ou douées d'un certain



COSTUME DE VILLE NOUVEAUTÉ

embonpoint. Que celles-ci se méfient donc particulièrement de la manche à bouffant, et qu'elles essayent de modifier ses dimensions pour la mettre en harmonie avec leur personne. Cette manche, en effet, raccourcit le bras et grossit assez sensiblement. Avis à celles que la nature a traitées un peu trop libéralement sous le rapport de la grosseur.

On essaie de différents côtés, de faire revivre la manche Renaissance très plate avec de petits crevés aux coudes rattachés par des rubans à aiguillettes. Les aiguillettes d'or, comme on sait, font fureur; tous les nœuds de rubans de soie, de velours ou de satin ont leurs pans terminés par des aiguillettes plus ou moins longues et plus ou moins riches, travaillées, ciselées. Ce sont de véritables petits bijoux, dont les prétentions artistiques ne sont, malheureusement, pas toujours très justifiées.

Pour les petits rubans, les aiguillettes se transforment en furets presque semblables à ceux de nos lacets de corsés ou de bottines.

Les corsages sont toujours très ornés, très garnis. Les boléros tout en dentelles de Luxeuil écarlate ou crème sont très en faveur pour les toilettes du soir. On les porte même sur une chemisette de mousseline de soie à plis accordéon, avec une jupe de drap pastel, ou, tout au moins, de nuance très claire; et, il ne faut plus se faire d'illusions, la jupe de soie noire, si pratique, est complètement abandonnée: tout au plus est-elle encore permise aux dames âgées.

La tendance, toujours de plus en plus marquée, à donner aux jupes, une large ampleur dans le bas, tandis que le haut est toujours très collant, nous a obligées à revenir au volant en forme.

Généralement, ce volant cache le point où il s'adapte à la jupe, sous une baguette de drap plissée, de découpures de drap, ou encore on le cache sous un pli, et on répète deux ou trois fois au-dessous, afin de donner une certaine symétrie.

Ce qui rend très pratique cette forme de jupes, c'est que l'on peut les doubler en plein jusqu'au volant. Quant à ce volant, on rapporte dessous un autre volant de soie de même hauteur, garni lui-même de plusieurs petits volants superposés.

Certaines jupes, cependant, se font d'une seule venue, alors c'est, non seulement taillées très en pointes, mais plissées ou froncées dans le haut.

Pour pouvoir adopter cette forme de jupes il faut deux conditions. La première que la femme soit mince et élancée, la seconde, et la principale, que l'étoffe employée soit très fine, et certes, ce ne sont pas les tissus souples et délicats qui manquent cette année.

À côté des draps mousseline, peau de soie, peau de gant, que nous avons jusqu'ici, on vient de créer une nouveauté nommée *drap feuille*, qui est apte à remplir toutes les minuties que demande la mode actuelle: plis de lingerie, fronces, plis gansés, enfin tout ce que l'on pourrait exiger de la batiste ou du linon.

**N'abusons pas des prix réduits...** ! On doit surtout s'en garder pour les produits qui touchent à la pharmacie et à l'hygiène. Que nos lectrices consentent donc à payer leur *Crème Simon* plutôt plus que moins. Elles auront ainsi de plus grandes garanties. Les rabais exagérés, consentis par certaines maisons, ont souvent de graves inconvénients. Le prix normal de la véritable *Crème Simon* est 1 fr. et 2 fr. environ. Le modèle à 2 fr. est surtout commode et avantageux.

## LE MÉDECIN DE LA MAISON

### Toux.

La toux peut être occasionnée par toutes les maladies de la gorge, du larynx et de la poitrine; elle peut aussi survenir sans aucune de ces causes et être purement nerveuse.

La toux, qui se montre par quintes chez les personnes très impressionnables et qui fatigue les malades sans amener aucun crachat, doit être combattue par les antispasmodiques. Il est bon aussi, lorsque la toux est très fréquente, de prendre en même temps de la belladone.

La toux qui accompagne les maladies de la gorge et de la poitrine, a pour effet d'expulser au dehors les matières qui s'accumulent dans les bronches et qui gênent le passage de l'air. Si la toux est en rapport avec la quantité de crachats rejetés, si à chaque accès on sent se détacher un crachat, la toux est utile et, dans ces cas, si fréquente qu'elle soit, elle ne fatigue guère et les quintes sont plutôt suivies d'une sensation de bien-être. En arrêtant la toux, s'il était possible de le faire, on déterminerait dans les bronches une accumulation de crachats qui empêcherait l'air d'y pénétrer et amènerait l'asphyxie. On ne peut pas, d'ailleurs, obtenir ce résultat; la toux ne se calme dans les maladies des voies respiratoires qui s'accompagnent d'une grande sécrétion de mucosités, que lorsque cette sécrétion diminue. C'est pour cela que le goudron, le bourgeon de sapin, la térébenthine arrivent à calmer la toux en diminuant la production exagérée des crachats.

Le plus souvent, en dehors de cette toux utile, peu fatigante, il existe une autre toux d'irritation très pénible qui ne s'accompagne que de l'expulsion de quelques parcelles nullement en rapport avec la violence des quintes. C'est dans ces sortes de toux qu'il est nécessaire d'intervenir et on obtient un résultat au moyen de révéulsifs qui détournent l'inflammation, et de narcotiques. L'opium est le médicament le plus employé sous forme de pilules ou de sirops.

Lorsque la cause de la toux réside dans une vive irritation de la gorge, tout en employant les mêmes moyens que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire les révulsifs et les calmants, il faut avoir recours aux pastilles de chlorate de potasse et surtout aux pâtes pectorales.

### Engelures.

Cette petite maladie consiste en un engorgement de la peau et du tissu cellulaire situé immédiatement au-dessous. Elle colore d'un rouge violet les parties du corps susceptibles d'en être atteintes. Ces parties sont les mains, les pieds, les oreilles et le bout du nez, toutes éloignées du centre de la circulation sanguine, toutes plus sensibles par conséquent à l'action du froid.

Les engelures très souvent ne font éprouver aucune souffrance; d'autres, au contraire, elles sont très douloureuses et occasionnent de la gêne dans les mouvements. De plus, ordinairement, elles produisent une sorte de démangeaison ou prurit, qui s'exaspère quand l'endroit malade est exposé à la chaleur.

Voici la formule d'un remède qu'on dit radical contre l'engelure: sulfate d'alumine pur, 4 grammes, cold-cream, 30 grammes.

Essayez-en, si vous souffrez des engelures.

### Remède contre les aphtes.

Pour faire disparaître presque instantanément les aphtes ou les petits abcès qui se forment sur la paroi intérieure des joues ou sur les gencives, il n'est pas de meilleur remède que l'eau alée. Il suffit de s'en gargariser 1 ou deux fois pendant quelques instants, après quoi on se rince la bouche avec de l'eau pure.

On peut aussi se gargariser avec de l'eau de guimauve et du miel rosat.

### Comment on guérit les douleurs.

On obtient à peu de frais la guérison, rapide et sûre, des douleurs, sciaticques, lumbago, points de côté, maux de reins, refroidissements, oppressions, fluxions de poitrine, etc., en appliquant sur l'endroit malade un **Topique Bertrand**, 60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède.

Le **Topique Bertrand** de 1 fr. et la **Toile de mai** (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés franco, avec notice, contre mandat adressé à M. Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

## CARNET DE LA MÉNAGÈRE

### Pour avoir du lilas en hiver

Pour avoir du lilas en hiver, bien entendu sans recourir aux serres chauffées, voici comment il faut opérer.

On coupe obliquement, à la longueur de deux pieds (environ, un certain nombre de branches, et on les met dans un vase plein d'eau qu'on place à l'endroit le plus éclairé d'une chambre chauffée.

On renouvelle l'eau toutes les semaines en employant de l'eau un peu tiède, et en ayant soin d'arroser en même temps les branches, qui doivent toujours rester dans leur position primitive.

La floraison se produira généralement au bout de trois ou quatre semaines: elle sera d'autant plus rapide que l'atmosphère sera plus chaude et plus saturée d'humidité.

### Pour vérifier le diamant.

La *Revue de chimie industrielle* recommande le moyen suivant de distinguer le vrai diamant du faux, chose toujours si difficile.

Quand vous achetez un diamant, ou prétendu tel, passez dessus un crayon d'aluminium.

Si le diamant est vrai, le crayon ne laissera sur la pierre aucune trace.

Mais si vous apercevez la moindre trace, n'hésitez pas à laisser au marchand son caillou sans valeur.

### Causerie.

L'art culinaire se réduit presque à un savant assaisonnement, lequel, d'ailleurs, ne présente plus de difficultés depuis l'adoption universelle de l'Extrait de viande Liebig. La qualité fondamentale, incontestable et incontestée du Liebig est, en effet, d'améliorer les sauces et les jus qui entrent dans la composition de beaucoup de sauces. Le nombre de celles-ci est quasi illimité: presque toutes deviennent plus appétissantes par l'addition d'un peu de Liebig, délayé dans un peu d'eau chaude. Sans mentionner le fait, bien connu, que ce condiment sert à improviser d'excellent bouillon, sans viande de boucherie, on voit quels services étendus il rend à la cuisine et quel gré l'on doit savoir à l'illustre savant qui l'a inventé.

### Quelques plats pour la Semaine

**En maigre**  
Potage purée de navet.  
Caviar sur canapés.  
Oufs à la Louisiane.  
Cabillaud sauce hollandaise.  
Salade de chicorée.  
Plum au lait.

**En gras**  
Potage aux haricots.  
Côtelettes de veau à la Singura.  
Oison rôti.  
Croquettes de riz.  
Ratons royaux à la crème.

**Caviar sur canapés.** — Faire griller des tranches de pain bien croustillantes, les arroser d'un jus de citron et les garnir d'une cuillerée de caviar par personne. Servir en même temps des coquilles de beurre frais et des tranches de citron. Le caviar, qu'on vend aujourd'hui tout préparé dans les grandes épiceries, est une conserve d'œufs d'esturgeons faite par des procédés spéciaux; il constitue par excellence un des mets nationaux russes.

### Distractions et jeux d'esprit

#### Énigme par J. Goyon.

Je suis, ami lecteur, d'une toute petite taille. Je suis faite d'acier et te sers chaque jour. Je fais ce que l'on veut: je critique, je raille. J'attaque violemment... je dis des mots d'amour.

Dans ta main, à ton gré, je puis être blessante. Je puis, si tu le veux, devenir caressante. Tu n'as pas deviné?... Je vais t'aider un peu, j'orne certains chapeaux... Devine si tu peux.

#### Mots en croix.

Mon jeu, cette fois, n'est pas très obscur, Cher lecteur; aussi, pour toute assurance, Je ne t'offre que deux villes de France. Je te laisse donc au pied de ce mur, Qui, tu m'en crois Par révérence, N'est qu'une croix, Tout en t'accordant mon exequatur, Pour que tu sautes avec élégance.

Solutions de l'avant-dernier numéro:

#### 1° Enigme. — Sonnet.

La lettre O.

#### 2° Mots en hélice.

P I E R R E  
I S S U E  
E S T E  
R U E  
R E  
E  
D  
T U  
G A P  
G O L O  
T A L O N  
D U P O N T

Solutions justes: Eudale Trebahe, à Morance Pochonta — Altséri à Montpellier — Ch. Conti — L'agile A. Gillès — Samothrace — Sam Hadreché — X. Ellival — Sam et Grasse — Tabias Richet — Mons Eryvis — Eden et Legui — Lac Rymal — Paul Emic — A. R. à Nage — J. Boyeux.

Le gérant: HOUDESSON





Les drames du feu  
Un sauveteur héroïque.